

N°30  
Juin 99

ISSN 1244 0604

# La Lettre Sépharade

## Les Éditions de la Lettre Sépharade

**Nous envisageons dans un proche avenir  
d'entreprendre dans deux directions différentes  
une activité de réédition.**

Il s'agirait d'une part de livres anciens du fonds Nahmias qui nous ont été offerts, de manière à rendre certains d'entre eux accessibles à des érudits, chercheurs et autres amateurs qui voudraient les étudier, les connaître ou même simplement les admirer (certains ont été imprimés en Espagne au XVIème siècle en caractères gothiques allemands superbes et leur mise en pages n'a rien à envier aux meilleures réalisations actuelles).

D'autre part de livres d'étude importants pour notre culture, édités depuis la fin du siècle dernier jusqu'à la moitié de celui-ci, et qui sont devenus introuvables : nous pensons à certains travaux de Jos. Nehama, Michaël Molho, Angel Pulido et d'autres.

Nous comptons dans cette seconde série sur les suggestions de nos lecteurs.

Dans l'un comme dans l'autre cas nous ne procéderions qu'à de très courts tirages, ces rééditions étant autorisées par les techniques modernes de reproduction.

Chaque œuvre, dans l'une comme dans l'autre série, serait introduite par une petite étude de cadrage signée d'un(e) spécialiste. C'est l'esprit dans lequel ont été présentés depuis des années les livres du fonds Nahmias dans les diverses éditions de la Lettre Sépharade.

Ces ouvrages pourraient être proposés à nos lecteurs en souscription à des tarifs très sages...

Nous vous informerons de façon plus précise dans le prochain numéro.

Mais rien ne se fera si vous n'y êtes intéressés !

La Rédaction

## Editorial

Cette édition comporte comme d'habitude une analyse de quelques livres et disques intéressants récemment reçus, une étude inédite ainsi que le survol d'une somme - une passionnante encyclopédie en vérité - que cette *Biblioteca española* du fonds Nahmias.

Puis il se trouve que par coïncidence, nous avons reçu plusieurs monographies réunies dans la rubrique "Itinéraires exemplaires". Car les vies racontées concernent bien entendu les auteurs des textes, mais bien au delà, sont représentatives de trajectoires pleines d'intérêt, aux États-Unis, en Égypte et Tunisie puis en France, au Maroc, en Italie.

Le projet exposé ici à gauche nous tient à cœur. A vous de voir !

LR

### SOMMAIRE

N°30

#### Éditorial

I

#### Livres

<i>Biblioteca española</i>	2-4
<i>Os Judeos em Marrocos</i>	5-6
<i>Yiddishland</i>	7
<i>Juifs d'Oran</i>	8
<i>Il Porto di Livorno</i>	9-10

#### Étude

Le "converso" vu par l'Autre	10-11
------------------------------	-------

#### Itinéraires exemplaires

<i>Ladino reveries</i>	12
<i>La parola ebreo</i>	12
<i>Alexandrie sur Seine</i>	13
<i>Souvenirs d'Alliance</i>	14
<i>The House by the Sea</i>	15
<i>Sefarad</i>	16
<i>T.G.M.</i>	16

#### Musique

17

#### Muestra lingua

<i>Lo ke kontáva la bavá</i>	18
------------------------------	----

#### Poésie

19

#### Communiqués

20

L' A.A.L.S.

# Livres

**C'est un livre un peu insolite que ce grand et épais volume du fonds Nahmias, publié à Madrid en 1781 avec approbation royale mais sans autorisation ecclésiastique en un temps où l'Inquisition n'était pas abolie en Espagne, quoique bien affaiblie !**

**Il est insolite par plusieurs points :**

- le prénom et les deux noms de l'auteur, bibliothécaire du roi, peuvent indifféremment être portés par des juifs comme par des chrétiens. Il n'existe bien entendu officiellement aucun juif en Espagne en cette fin de XVIIIème siècle. Mais a contrario nous sommes à la grande époque des Lumières, brisée bientôt par l'invasion napoléonienne. Nous avons lu quelque part - probablement dans le gros ouvrage : "Books printed in Spain" - que l'auteur, né en 1739 et mort aux environs de 1795 est "possiblement juif".

- un second point est qu'une histoire de la littérature espagnole destinée à comprendre de nombreux volumes (finalement l'auteur n'en publiera que deux, le second en 1786 dévolu aux écrits des *gentiles españoles y de los christianos*) commence par un énorme travail sur les écrits rabbiniques !

- mais d'autres points sont troublants, nous le verrons à mesure.

Joseph Rodriguez de Castro

## BIBLIOTECA ESPAÑOLA

TOMO PRIMERO, QUE CONTIENE LA NOTICIA DE LOS ESCRITORES RABINOS ESPAÑOLES DESDE LA EPOCA CONOCIDA DE SU LITERATURA HASTA EL PRESENTE I

L'ouvrage nous renvoie au cœur même de l'Espagne des Lumières, dans les dernières années du règne de Charles III (1716-1788). Ce quatrième Bourbon d'Espagne qui règne depuis 1759 est, à coup sûr, un des plus grands souverains que cette nation a connus. L'Espagne n'a pas créé les "Lumières" - elles lui sont venues du nord de l'Europe - mais elle en attendait beaucoup. L'énorme effort, entrepris à tous les niveaux et dans tous les domaines par Charles III et son équipe de "ministres éclairés", commençait à porter ses fruits, mais la médiocrité des successeurs, le double traumatisme de la Révolution française et - surtout - de l'invasion napoléonienne, anéantirent ces premiers résultats et firent reculer l'Espagne de plusieurs décennies, dans bien des domaines.

Dans le domaine intellectuel, ce qui a caractérisé la seconde moitié du XVIIIème siècle espagnol, c'est la redécouverte de son patrimoine littéraire, notamment la floraison du Siècle d'Or qui était depuis longtemps tombée dans une sorte d'oubli. Par ailleurs, la conjugaison d'un goût rénové pour l'érudition et du nouvel esprit scientifique en partie venu d'outre-Pyrénées,

s'est traduite dans les élites par un intérêt marqué pour la bibliographie comme fondement de l'histoire littéraire.

Les deux entreprises majeures en la matière, étonnamment imbriquées chronologiquement, furent précisément la *Biblioteca Española* (1781-1786), dont nous présentons ici le premier volume, et la réédition de la célèbre *Bibliotheca Hispano Nova* (publiée en 1783 par trois bibliothécaires du roi : Tomas Antonio Sanchez, Juan Antonio Pellicer et Raphael Casalbón) de Nicolas Antonio, puis cinq ans plus tard celle de sa *Bibliotheca Hispana Vetus* (réalisée en 1788 par le bibliothécaire royal Francisco Perez Bayer, académicien et précepteur des Infants). Joseph Rodriguez de Castro justifie d'ailleurs et situe explicitement son ouvrage par rapport à celui de Nicolas Antonio qui faisait jusqu'alors autorité.

Soulignant la responsabilité des Espagnols qui, ne voyant dans la société juive hispano-médiévale que des marchands, des pionniers et des palatins, négligèrent leur contribution littéraire au patrimoine national, il rend hommage à Nicolas Antonio qui fit en cela exception, en citant quelques rabbins et quelques auteurs *conversos*, mais sans plus. L'œuvre, demeurée incomplète du fait de la mort de son auteur, prévoyait une partie consacrée aux auteurs arabo-espagnols, restée à l'état de brouillon, et une autre qui eût recensé tous les ouvrages espagnols ayant été écrits en hébreu.

Il se propose donc de combler cette lacune responsable à ses yeux de l'injuste mépris dans lequel la nation espagnole était tenue en cette fin de XVIIIème siècle par les autres : "C'est pourquoi alors que nous égalons, sinon dépassons, par le nombre et la qualité de nos écrivains, les nations les plus cultivées de l'Europe, nous y occupons un rang inférieur, parce que nous manquons d'une bibliographie nationale complète."

Le mérite de ce vaste projet ne lui revient pas, précise-t-il avec un respect plein de déférence, mais à une personnalité à qui il reconnaît devoir sa formation en grec et en hébreu et à laquelle il est apparenté ; un érudit qui possédait une bibliothèque riche en ouvrages rares et anciens. Il s'agissait en fait de son oncle, Manuel Lanz de Casafonda, membre du Conseil des Indes, qui conçut, encouragea et confia ce projet à Joseph Rodriguez de Castro. Celui-ci était un des subordonnés du conservateur de la Bibliothèque Royale, fondée en 1712, par Philippe V (premier Bourbon et petit-fils de Louis XIV) et qui deviendrait au siècle suivant la Bibliothèque Nationale de Madrid. Le conservateur était depuis 1761 le chanoine Juan de Santander, membre du Conseil de l'Inquisition (la "Suprême") et l'auteur reconnaît sa dette auprès de cet érudit bibliophile.

L'élite "éclairée" de l'Espagne de Charles III redécouvrait aussi les langues anciennes et les langues orientales. D'ailleurs, si tout le person-

<sup>1</sup> - Histoire de la littérature espagnole, tome premier, contenant une notice pour chaque rabbin écrivain espagnol depuis les origines connues jusqu'à ce jour - 1781 avec le permis royal, à l'Imprimerie Royale de la Gazette. 800 pages.

# BIBLIOTECA ESPAÑOLA.

TOMO PRIMERO,

QUE CONTIENE LA NOTICIA

DE LOS ESCRITORES

*RABINOS ESPAÑOLES*

DESDE LA EPOCA CONOCIDA

de su literatura hasta el presente.

*SU AUTOR*

D. JOSEPH RODRIGUEZ DE CASTRO.

*CON REAL PERMISO.*

EN MADRID.

---

En la Imprenta Real de la GAZETA.

Año MDCCLXXXI.

nel de la Bibliothèque Royale évoquée ci-dessus devait connaître le latin, les bibliothécaires devaient posséder en outre une certaine connaissance du grec, de l'arabe ou de l'hébreu. C'était le cas de notre auteur, dont cette *Biblioteca Española* semble bien être par ailleurs la seule publication ; elle ne dépassa pas le second volume, comme le confirme le manuel de *Bibliografía general española et hispano-americana* d'Antonio Palau y Dulcet qui fait autorité en la matière. Nous ignorons la cause de cette interruption, due peut-être simplement à la mort de l'auteur ou au fait, évoqué plus haut que l'effort des hommes de Charles III ne fut point vraiment relayé.

Précisons que l'auteur rappelle dans les dernières lignes de sa dédicace que son ouvrage parrainé par le comte de Floridablanca – un des plus prestigieux ministres “éclairés” de la fin du XVIIIème siècle – fut, sur sa recommandation, édité au frais du roi.

Le regain d'intérêt pour l'arabe et l'hébreu donne lieu à des publications assez nombreuses. Ainsi, dans le cadre qui nous occupe ici, signalons l'édition ordonnée en 1753 par Ferdinand VI (le demi-frère de Charles III, mort sans descendance. Charles et Ferdinand étaient les fils de Philippe V.) à l'instigation de son ministre, le marquis d'Ensenada, du répertoire du riche fonds arabe conservé par la Bibliothèque de l'Escurial, créée par Philippe II à la fin du XVIème siècle : *Bibliotheca Arabico-Hispana Escorialensis*.

Cette magnifique bibliothèque de l'Escurial est aussi l'une des sources privilégiées de Joseph Rodriguez de Castro, source qu'il indique expressément dans sa dédicace au roi, à la fin de son prologue.

Soulignons ici que, même aux époques de grande activité inquisitoriale, au plus haut niveau (mais là seulement) on trouve toujours un nombre considérable d'ouvrages en arabe et en hébreu : les fonds rassemblées à l'Escurial, du temps et à la demande de Philippe II le prouvent.

Certains points capitaux retiennent l'attention dès la lecture - très éclairante - du prologue

- 1° Rodriguez de Castro, dans un rappel panoramique de la littérature hébraïque depuis les origines, replace les auteurs – qualifiés ici de *rabinos* espagnols – de la Cordoue du Xème siècle à l'époque de la splendeur califale dans l'héritage direct de l'école de Pumbedita (Perse). Cette école de Cordoue et Lucena aura duré neuf générations (“les neufs âges” - *nueve edades*) jusqu'à l'expulsion des Juifs d'Espagne par les Rois catholiques en 1492, où elle trouva refuge en Afrique du Nord, à Fez, et en Palestine, à Safed.

- 2° L'auteur ayant déjà entamé la rédaction de ce qui sera le second volume *La noticia de los escritores gentiles españoles y la de los cristianos, desde la epoca conocida hasta fines del siglo XIII de la Iglesia*, décida cependant de placer celui-ci en tête de l'œuvre projetée : “*J'ai jugé préférable de placer d'abord la partie correspondante à la littérature des écrivains rab-*

*bins espagnols car elle est beaucoup moins connue que celle des gentils et des chrétiens*”.

- 3° Il entreprend expressément une réhabilitation de cette littérature “rabbiniqque”. Il revendique, comme nous l'avons rappelé plus haut, cette littérature juive comme une pièce maîtresse jusqu'alors manquante, indispensable pour que la littérature espagnole alors injustement méconnue soit enfin appréciée à sa juste valeur. Et il la revendique expressément au nom de la nation.

- 4° Dans la présentation au roi, il précise également : “*que son ouvrage prétend embrasser la littérature concernée depuis ses origines connues jusqu'au temps présent*”.

Ce qui implique la prise en compte de la littérature de la diaspora, notamment dans les parties consacrées au XVIème et XVIIème siècles, où figurent nombre d'ouvrages publiés à Amsterdam par des juifs d'origine ibérique.

Il s'agit d'un livre imposant (format 34x24) d'environ 800 pages, étudiant des manuscrits puis des imprimés recensés à l'Escurial, avec des précisions inouïes, inattendues, “telle page erronée”, “telle page manquante”, “il en existe deux exemplaires”, etc. ainsi même que des ouvrages non publiés dont l'auteur a pu avoir connaissance.

Auparavant, il a noté des œuvres qu'il a feuilletées lui-même et qui lui ont permis son travail.

Il indique avec soin les conversions de rabbins dont il est informé, par exemple Salomon Ha Levi (né à Burgos en 1350), converti en 1390 et devenant Pablo de Santa Maria, bientôt évêque de Carthagène, puis de Burgos.

L'étude de cet ouvrage est si passionnante qu'on pourrait y consacrer l'intégralité de cette livraison de la Lettre Sépharade, et des... trente suivantes, au moins. <sup>1</sup>

À la fin du tableau alphabétique des écrivains rabbins nettement reconnus et identifiés, suivi d'un autre tableau des incertains quant à leur datation, en figure un nouveau avec la reprise des mêmes par spécialités : astronomie, cabale, commentaires bibliques, philosophie mathématiques, médecine... Suit un tableau de leur localisation géographique (Andalousie, Aragon... ) avec la ville même de leur naissance, y compris au Portugal, suivi d'une liste de rabbins convertis sous leurs nouveaux noms chrétiens (Paulo Coronel, Alonso de Espina, Geronimo de Santa Fe...) puis des rabbins ayant écrit en arabe (Maimonide, Joseph Ha Coen, Samuel Ha Levi...)

D'autres tableaux suivent, dont nous vous faisons grâce.

Il s'agit d'un travail stupéfiant de méticulosité qui laisse béat d'admiration, même au temps des logiciels perfectionnés d'ordinateurs les plus modernes que nous connaissons. □

Michèle Escamilla et Jean Carasso

**...vous aurez remarqué qu'arrivés au bout de ces quatre colonnes de remarques préliminaires, nous n'avons guère pu, faute de place, citer le moindre exemple d'article particulièrement intéressant ! Et il en est pourtant de nombreux !**

<sup>1</sup> Ceci peut être considéré comme un appel à un(e) étudiant(e) qui, avec l'accord de son professeur, rechercherait un sujet de maîtrise...

NDLR

José Alberto Rodrigues da Silva Tavim

## OS JUDEOS NA EXPANSÃO PORTUGUESA EM MARROCOS DURANTE O SÉCULO XVI.<sup>1</sup>

ORIGENS E ACTIVIDADES  
DUMA COMUNIDADE

**L**e paradoxe de la politique juive du Portugal de la fin du XV<sup>e</sup> siècle fut que la décision d'expulsion collective des Juifs intervint au moment même où l'expansion coloniale portugaise au Maroc les rendait le plus nécessaires. D'où ce chaud et froid soufflé par le pouvoir : expulsion en 1496, remplacée en 1497 par la conversion forcée ; neutralisation tacite de l'Inquisition, myopie complaisante du pouvoir. Trois pressions conjuguées eurent raison en 1536 de la tolérance empirique et intéressée du roi Manuel : celles des souverains espagnols à Madrid, du pape à Rome, et de la populace à Lisbonne.

L'ouvrage de Rodrigues da Silva a le mérite de montrer et d'expliquer comment les nécessités particulières de la politique marocaine du Portugal du début du XVI<sup>e</sup> siècle conduisirent les souverains portugais à instaurer, dans leurs places fortifiées du Maroc, un régime de liberté religieuse et économique diamétralement opposé de la persécution implacable poursuivie en métropole. Rappelons que le Vieux-Monde reste encore le principal théâtre commercial. Ce n'est que vers 1550 que commencera le commerce avec l'Amérique.

Ne négligeons pas l'importance du Maroc dans l'histoire portugaise. C'est d'une part le pays musulman voisin vers lequel on aimerait exporter la *reconquista* ; d'autre part la base la plus proche pour point de départ d'un empire africain. Dès 1415 les Portugais s'emparent de Ceuta, en 1458 de Ksar es-Seghir, en 1471 de Tanger, en 1505 de Santa Cruz de Aguer, en 1508 de Safi, en 1514 de Mazagan. Mais, lors du désastre d'Alcazar Quivir le 4 août 1578, le roi Sébastien trouve la mort. Des Juifs se porteront au secours des Portugais prisonniers et blessés. De leurs places marocaines les Portugais vaincus ne gardent que Tanger, perdu en 1604, et Mazagan, conservé jusqu'en 1769 ; quant à Ceuta, les Espagnols se l'approprient en 1580, à la faveur de l'union des deux royaumes sous la couronne des Habsbourg, et la conservent encore.

Or, cette expansion posa de multiples problèmes administratifs, diplomatiques et commerciaux. On verra donc une politique à deux faces, apparemment contradictoire. Sur place on persécute les Juifs autochtones. Ainsi, lors de la conquête d'Arzila, 250 Juifs du pays sont capturés et vendus comme esclaves. Ils seront libérés grâce à Isaac Abravanel qui procède à leur rachat et les place dans des familles juives où ils apprennent le portugais. Abravanel demande une aide financière aux Juifs d'Italie. On voit se dessiner

déjà une organisation internationale de secours aux Juifs persécutés à travers le monde, anticipant l'œuvre de Moses Haim Montefiore et Adolphe Crémieux. Par contre, désirant encourager l'installation dans certaines bases, par exemple à Safi, de Juifs portugais, le roi Manuel, par lettre patentes du 4 mai 1509, qui seront renouvelées pour d'autres places, leur promet qu'ils ne seront jamais expulsés de cette ville, et qu'il ne les obligera jamais à se convertir. C'est un peu le salaire de l'aide que des Juifs lui ont apportée dans ses entreprises marocaines, soit comme négociateurs ou interprètes, soit comme rédempteurs des prisonniers, soit même comme agents de renseignement, pour ne pas parler d'espionnage. Les Juifs de Safi, grâce aux liens étroits conservés avec des parents vivant en zone musulmane, notamment à Marrakech, sont à même de renseigner les autorités portugaises sur ce qui se passe là-bas. On peut les en blâmer puisque le Maroc avait été terre d'asile d'une partie des leurs, mais sans doute la tradition de soumission au Prince continuait-elle de s'exercer. Pour beaucoup d'Espagnols et de Portugais, la persécution dont ils étaient victimes était due à la pression de la foule et de l'Église, auxquels les rois auraient voulu résister. Tout n'était pas faux dans ce raccourci. Un agent portugais de Safi, Meir Levi, accusé d'espionnage par le sultan de Fez, fut exécuté sommairement. Cependant sa famille continuera de servir la couronne portugaise, avant de servir au siècle suivant les souverains marocains. Ainsi, en 1538, Don Henrique de Noronha vantait-il auprès de João III les mérites de José Levi, fils de Meir surnommé, interprète ou *lingua*, parlant et écrivant couramment l'arabe.

Cette maîtrise de l'arabe est encore fréquente chez ces Juifs portugais, appelés "gens du négoce", et il est clair que ce traditionnel savoir-faire les rend très précieux. Des rapports évoquent encore en 1627 un médecin de Mazagan, Josef Valença, *gentilmente Hespanhol ado, douto na disciplina dos arabes, particularmente in Aviçena*, dont on dit qu'il traduit Avicenne en hébreu. Yosef Haim Yerushalmi et Haïm Zafrani le confirment : à la veille de l'expulsion, les Juifs ibériques cultivés n'ont pas perdu leur dimension culturelle musulmane.

C'est aussi la médecine qui fait se résigner les Portugais à la présence juive. En 1541 un Miguel Nunes, vieux chrétien, écrivait au Saint-Office : étant malade en 1538, il s'était fait loger dans la *juderia* pour s'y faire soigner, car "les Mores n'ont pas de médecins et les Juifs ont tout cela", et "comme les chrétiens ne se fient pas aux Mores..." Or, les guerres de conquêtes entraînent de gros besoins médicaux pour les blessés et, durant tout le début du XVI<sup>e</sup> siècle, les médecins juifs sont les bienvenus dans le Maroc portugais. En outre ces médecins, arrivant dans ces places portugaises, trouvaient facilement du service en terre d'Islam. Là encore, quelles répétitions de l'histoire ! En 1942, les autorités de Vichy ne pourront pas appliquer leur statut aux médecins juifs de Tunisie. En effet, ils formaient la majorité du corps médical, et leur radiation aurait rendu la situation sanitaire du Protectorat intenable.

<sup>1</sup> En portugais 1997.  
—Les juifs dans l'expansion portugaise au Maroc durant le XVI<sup>e</sup> siècle. Origine et activités d'une communauté —  
Edições APPACDM  
Distrital de Braga  
Braga (Portugal),  
618 pages,  
disponible à la Librairie  
Portugaise  
10, rue Tournefort  
Paris 5<sup>e</sup>.

Parlons un peu de quelques familles rencontrées dans le passionnant ouvrage de José Alberto Rodrigues da Silva. Le négoce se concentrait entre les mains de quelques notables tels, à Safi, Isaac Benzamerro et, à Azemour, Jacob Daroque et de Bregis. Les Benzamerro, notamment, jouissaient d'un traitement privilégié.

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, bien après le départ des Portugais, un Juda Levi, descendant de Meir Levi, fut *rentero* (exploitant affermé) du port et des douanes de Safi, sous le règne d'Ahmed El-Mansur (1578-1603). Il était négociant connu à Londres et Amsterdam. Mais son aïeul Meir avait déjà rempli ces fonctions en 1517-1521, sous l'occupation portugaise, conjointement avec le chrétien Gonçalo Rodrigues. Le frère de Juda, Moses, fut *naguid* des communautés juives du Maroc. David Corcos a retrouvé trace des descendants de cette famille au XIX<sup>ème</sup> siècle, notamment dans les contrats de mariage de Gibraltar.

Des Parente (forme portugaise du nom) sont présents au début du XVI<sup>ème</sup> siècle à Safi. L'un d'eux, Juda Parente, est autorisé en 1525-1526 à se rendre au Portugal. Le 20 mai 1615, Philippe II du Portugal (par ailleurs Philippe III d'Espagne) écrivait au comte de Redondo au sujet de Salomão Parente, l'autorisant à s'établir à Tanger avec sa famille. Très tôt ces Juifs portugais se mêlent à la masse des réfugiés espagnols et finissent par adopter la langue espagnole. Les Parente deviennent des Pariente. Curiosité de l'histoire, les Pariente marocains ou gibraltarois qui s'établiront à Livourne finiront par italianiser leur nom en Parente, rebouclant ainsi le cercle.

Des Budara ou Budarão (formes portugaises pour Abudarham) sont souvent mentionnés à l'occasion de transactions avec des Chérifs.

Ces familles continueront leur tradition de notables et de Juifs de Cour sous la période musulmane. Ainsi l'ambassadeur du Sultan fut, en 1548, un Jorge Pimentel.

On est frappé de rencontrer déjà au début du XVI<sup>ème</sup> siècle plusieurs des noms de famille que l'on retrouvera parmi les premières communautés portugaises. En 1516 un Abrão Carilho est attaché au service de la forteresse d'Azemour. On verra ces Carilho, Carillo ou Cariglio, à Amsterdam, à Tunis et à Curaçao. Une dynastie de médecins de ce nom, établis à Tunis, font de père en fils leurs études à Pise. La tradition n'est pas interrompue encore au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. On rencontre aussi un Caçuto, forgeron, nom peu répandu, porté par une seule et même famille de Hambourg, Florence, Livourne, Tunis, Amsterdam. Des Darmon venus de Lisbonne s'installent à cette époque dans les enclaves du Maroc, ce qui confirme l'origine ibérique du patronyme. Une autre confirmation vient de ce que le patronyme est souvent porté par des Morisques, comme c'est le cas de beaucoup de noms juifs espagnols et portugais. N'en doutons pas, tous ces Portugais qu'on voit commercer à Alger, Tunis et Tripoli au début du XVII<sup>ème</sup> siècle savent l'arabe et ne sont pas dépayés.

Parmi les expulsés d'Espagne arrivés à Lisbonne en 1493, Rodrigues da Silva cite un

Judah ben Jacob Hayyat, passé à Fez dès 1496 puis établi à Mantoue. Ce nom, répandu en Afrique du Nord, confirme l'osmose onomastique ibéro-maghrébine. D'autres noms à consonance arabe, tel celui du rabbin Levi ben Jacob ben Habib, sont présents dans la diaspora portugaise d'Amsterdam, Livourne, Curaçao et Tunis. Pour le rabbin Moises Alvalensi, le "Al" arabe s'effacera rapidement.

Une autre manière de faire venir des Juifs au Maroc est, pour le Portugal, la politique pénale. Ainsi, comme on le ferait aujourd'hui sous la forme de travaux d'intérêt général, les Juifs ayant fait l'objet d'une condamnation par des juridictions pénales obtiennent une commutation de peine en déportation au Maroc.

Ces enclaves portugaises au Maroc deviennent vite une sorte de plaque tournante pour tous ceux qui souhaitent porter plus loin leur exil. Passant aisément par les zones musulmanes, les Juifs gagnent l'Italie, l'Empire ottoman (Salonique, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Safed), les Pays-Bas, l'Amérique. Beaucoup font souche au Maroc. La langue portugaise s'efface devant l'espagnole dans les zones hispanophones ; devant l'arabe dans les autres centres.

Des descendants de ces familles seront, au tout début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les fondateurs de la nouvelle communauté sépharade de Lisbonne. L'un de ces fondateurs sera, en 1807, Moses Levy, né à Gibraltar vers 1762. L'un de ses fils Isaac sera grand Rabbin de Gibraltar<sup>1</sup>, et son petit-fils Yeshuah rabbin de Lisbonne.

Les intellectuels portugais sont restés, de toute l'Europe, les plus fidèles à la culture et à la langue françaises. José Alberto Rodrigues da Silva Tavim encadre la jaquette de son livre de quatre citations dont trois sont traduites du français, celles de Paul Veyne, François Furet et Fernand Braudel. Une autre, qui me touche davantage, "en français dans le texte", tout au début de la préface, est aussi de Fernand Braudel, et je vous la livre :

"Il y a bel et bien une civilisation juive, si particulière qu'on ne lui reconnaît pas toujours ce caractère de civilisation authentique. Et pourtant, elle rayonne, transmet, résiste, accepte, refuse; elle a tous les traits que nous avons signalés à propos des civilisations. Il est vrai qu'elle n'est pas enracinée, ou plutôt qu'elle l'est mal, qu'elle échappe à des impératifs géographiques stables, donnés une fois pour toutes. C'est sa plus forte originalité et non la seule."<sup>2</sup>

La force de ce livre tient à la puissance de réflexion de l'auteur, à la minutie des recherches, à sa vaste culture, mais aussi à la richesse des sources. Encore une fois les historiens portugais et espagnols sont imbattables, sans parler de leurs qualités personnelles, grâce à cette matière inépuisable : les dossiers de l'Inquisition. De plus en plus, les motive l'affection portée à une partie de leur passé et de leur peuple qu'ils revendiquent désormais. Ils démontrent ainsi cette vérité : autant que le cerveau, c'est le cœur qui favorise la connaissance. □

Lionel Lévy

<sup>1</sup> Isaac est le trisaïeul de Lionel Lévy (NDLR). Son ouvrage théologique, *Sefer Pat Lhem*, Vienne 1881, vient d'être traduit en anglais par Alan D. Corré, mari d'une de ses descendantes, Milwaukee, 1997. Alan D. Corré, professeur à l'université du Wisconsin, est l'auteur, dans "Les Juifs d'Espagne," éd. Liana Levi 1992, réédité récemment, de l'article intitulé : "Les Juifs d'origine ibérique aux États-Unis, depuis l'installation jusqu'à nos jours".

<sup>2</sup> Fernand Braudel, "La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II", p. 136.

Gérard Silvain

**IMAGES ET TRADITIONS JUIVES<sup>1</sup>****YIDDISHLAND<sup>2</sup>**

**I**l aura fait preuve d'une belle persévérance, Gérard Silvain ! Depuis trente-cinq ans maintenant, il acquiert, collectionne, échange et met en ordre des cartes postales illustrant le monde juif.

Les ayant thématiquement classées, il les reproduit en volumes tels les deux qui retiennent notre intérêt dans la présente chronique.

Il est bien évident qu'une collection de photographies, de cartes postales, ne peut acquérir de sens historique et sociologique que par un effet de masse et un grand esprit de méthode. C'est le mérite de Gérard Silvain d'avoir mis en application ces principes de base.

Dans le premier livre, sous-titré : **“Un millier de cartes postales (1897-1917) pour servir à l'histoire de la Diaspora”**, Gérard Silvain explique que les dates limites lui ont été en quelque sorte dictées par l'Histoire : 1897 voit mettre en route la révision du procès de Dreyfus dans un déferlement d'antisémitisme qui a caractérisé les années précédentes. 1917 marque la déclaration Balfour et l'entrée des troupes britanniques à Jérusalem, sonnante le glas de l'Empire ottoman.

Les cartes sont présentées ici par pays dans leurs contours de l'époque, ce qui explique la surprenante absence de la Pologne et les trente pages consacrées à l'Autriche-Hongrie entre autres. Les vues alternent avec des textes. Roger Ikor par exemple commente l'arrivée en France de ses parents et s'extasie devant l'ancienneté et la dispersion géographique des communautés juives en France, souvent petites. C'est toute l'histoire du judaïsme qui défile, entre les commentaires pertinents et documentés de Gérard Silvain et les textes offerts par divers intervenants. Tous les aspects des cultures et des civilisations juives sont ainsi abordés, de telle sorte que ce livre peut être envisagé sans difficulté plus comme une encyclopédie du judaïsme mondial qu'une collection de cartes postales !

Concernant notre culture balkanique l'auteur explique nombre d'implantations, à Monastir, Smyrne, Kirklissé, Andrinople, Salonique, Constantinople etc.

Un chapitre entier est consacré aux divers congrès juifs mondiaux (Bâle, etc.).

Le second volume est sous titré : **“Voyage dans le monde du Yiddishland”** et procède d'un autre éclairage. Il s'agit d'illustrer ce qu'intuitivement nous comprenons tous par *Yiddishland*, qui n'est pas un pays - ce qui est contradictoire avec la notion de *land* au sens strict - qui n'a pas d'existence légale, qui n'a pas de frontières précises et qui transcende tout cela par la langue véhiculaire. C'est une civilisation, une culture qu'Henri Minczeles décrit remarquablement dans sa préface de 24 pages.

La méthode d'exposition choisie pour les cartes postales s'ordonne d'abord autour des centres les plus importants de la *Yiddishkayt* : Vilna, puis Lodz, Varsovie etc., devient plus loin systématique : les synagogues, la vie rurale, les grands hommes.

Il est surprenant, mais Gérard Silvain l'explique bien, que nombre de photos aient été prises par des correspondants de guerre allemand durant la période 1914/1917, souvent éberlués par les communautés qu'ils rencontraient, si éloignées dans leur mode de vie de la manière occidentalisée, assimilée pourrait-on dire, des juifs en Allemagne.

A Lodz, où 40% des habitants sont juifs en 1915 lors de l'entrée des troupes allemandes, les juifs et les Allemands ne se montrent aucune hostilité. Ces derniers débarrassent en effet les juifs de la cruelle prépondérance des tzaristes ! A la veille de la seconde guerre mondiale, Lodz compte encore 220 000 juifs malgré un notable courant d'émigration entre les deux guerres. La plupart - 200 000 - seront assassinés, exterminés, en septembre 1944 dans le ghetto formé préalablement.

On apprend aussi au passage que 3 000 juifs vivaient dans la petite bourgade d'Oswiecim (Auschwitz en allemand) avant la guerre, dont pas un n'a survécu et l'on se remémore que les deux cents rescapés de Kielce connurent un pogrome meurtrier (un quart d'entre eux tués et combien de blessés ?) une petite année après la libération des camps : merci Gérard de le rappeler ! Sous forme de cartes postales qui défilent, on les voit en période calme, ces paisibles villages propres, sans relief.

Une section est dévolue plus loin aux cartes antisémites et nombre de photographies illustrent les pogromes du début du siècle en Russie.

Les dernières vues sont consacrées à la périphérie du *Yiddishland*, (Londres, Amsterdam, Paris, puis New-York, Tel-Aviv etc.)

On ne sera pas surpris de trouver nombre de photos reproduites dans les deux ouvrages !

Il s'agit d'un livre fort émouvant et d'une très belle réalisation éditoriale et technique. □

Jean Carasso

**On ne peut s'empêcher d'évoquer ici au passage le passionnant n° 61 (sept. déc. 98) - après d'autres sur le même sujet - de la revue de la Fondation Auschwitz à Bruxelles<sup>3</sup> comportant nombre d'interviews réalisées ces années dernières dans des villages polonais proches des camps, où des témoins, agriculteurs, conducteur de train, ménagères, racontent tranquillement leur petit marché noir avec les gardes ukrainiens de certains camps et leur très bonne connaissance, parfois directe, souvent indirecte des massacres perpétrés à l'intérieur.**

**Jacques Lanzman, Spielberg, Yad Vachem, le CDJC ont fait des émules et tous les témoignages qu'il est encore possible de recueillir auprès de témoins directs sont bienvenus.**

<sup>1</sup> 1984 CELIV, collection "Les peuples par l'image" préface d'Alain Pöher, président du Sénat. 480 pages de grand format. C'est notre lecteur Simantov Tazartès qui nous a offert ce superbe volume. Merci encore.

<sup>2</sup> 1999 Hazan. Très utile préface historique de 24 pages d'Henri Minczeles. 586 pages. (Une édition en anglais est prévue pour l'automne 1999).



<sup>3</sup> "Fondation Auschwitz", (responsable Mr Paul Halter) 65 rue des Tanneurs B - 1000 Bruxelles. fax 32 25 12 58 84

Jean-Frédéric Schaub

## LES JUIFS DU ROI D'ESPAGNE, ORAN 1506-1669<sup>1</sup>

**Ce livre nous transporte à Oran, devenu préside espagnol au début du XVI<sup>e</sup> siècle. En trois chapitres, l'auteur campe le propos.**

Au premier est décrite l'installation des conquérants. Le deuxième est entièrement consacré aux familles juives et en particulier aux deux principales, les Sasportas et les Cansino dont l'auteur déclare "ce sont les marchands contre les sages"<sup>2</sup>. Le troisième analyse et décrit l'expulsion de 1669.

Écrit essentiellement d'après les sources espagnoles d' *El Archivo General de Simancas*, l'auteur a restitué une vie extraordinaire aux vieux documents qui dormaient, bien ficelés dans des liasses ordonnées. Les rouages des pouvoirs des gouverneurs et des "Officiers juifs du roi" sont si bien détaillés que l'on a l'impression d'avoir affaire par moment à une chronique politique moderne.

Plus loin, sont analysées sans complaisance<sup>3</sup> les passions, l'intérêt et les luttes que se livrent ces deux principales familles juives, les Sasportas et les Cansino. Ces familles, comme beaucoup d'autres, étaient couvertes par la protection de l'Empereur. D'autres familles ne l'étaient pas.

Malheureusement, 1669 sonne le glas de toutes ces stratégies si patiemment construites dans ce *préside* presque juif<sup>4</sup> par l'expulsion générale de plusieurs familles juives totalisant 460 personnes<sup>5</sup>. Les unes seront accueillies à Nice par le duc de Savoie, les autres se réfugieront à Livourne. Certains retrouveront là-bas des membres de leurs familles avec qui ils entretenaient des relations maritimes et commerciales depuis Oran.

A la fin du livre, les appendices sont riches d'informations sur les familles juives de la ville et leurs noms. A l'appendice n° 2 est intégralement reproduite la lettre qu'écrivirent les juifs d'Oran à leur arrivée à Nice en 1669 à la reine Marianne d'Autriche, régente au nom de Charles II. Malgré leur ruine causée par ce départ si précipité, la rédaction de cette lettre témoigne de cette particularité des juifs oranais : une fierté combative. Il se dégage de cette lettre toute la dignité et le courage de cette communauté. Le règlement de comptes est total, dans cette lettre tout est dit, on ne veut pas baisser les bras malgré l'horreur de la situation. Dans une prière finale, les juifs demandent qu'on rassemble et qu'on leur rende tous les papiers les concernant restés à Oran. Ce qu'ils n'obtinrent pas.

J.F. Schaub signale que malheureusement les informations recueillies sur toute cette période sont celles des bourreaux. Seule cette lettre des victimes, témoignage principal, nous est parvenue. Grâce à leur génie propre, on sait par ailleurs que ces juifs oranais ont su prendre un nouveau départ.

La trêve fut de courte durée. Les Espagnols envahissent la terre africaine en 1509, pour officiellement faire cesser les actes de piraterie sur leurs terres, et aussi dans un esprit de croisade. La croix contre le croissant. Les côtes ne sont pas très éloignées les unes des autres.<sup>6</sup> L'installation d'une force militaire à demeure aura le double avantage de faire cesser les incursions des barbaresques et de soumettre le Turc. D'ailleurs, à cette époque, plusieurs essais, souvent infructueux furent tentés contre d'autres villes d'Afrique du Nord.

Les Espagnols trouvent à Oran une communauté juive très importante. Quatorze ans après leur expulsion d'Espagne de 1492, voici rassemblées une fois de plus les trois communautés du livre (les *ahl el Kitab*). Les rapports de force ont changé, mais dans les plus hautes instances du pouvoir à Madrid, à la cour même du roi d'Espagne qui sait les flatter tant il a besoin d'eux,<sup>7</sup> ils vont devenir indispensables à tel point que pour se défendre de telle ou telle injustice, certains n'hésiteront pas à menacer les autorités de leur volonté de quitter le pays. La communauté juive d'Oran, c'est remarquable dans ce livre, ne se laisse pas faire. Plus que de se défendre, elle attaque parfois pour sauvegarder sa place, ses droits et ses privilèges. C'est souvent efficace. Très tôt les unes et les autres ont pris conscience de l'intérêt qu'elles avaient à fonctionner ensemble. C'est ce qui s'est produit pendant un siècle et demi.

La grande originalité de cette communauté est le statut particulier de ces juifs oranais : ils sont avant tout les soldats du roi. Armés, ils participent à la défense de leur ville.<sup>8</sup> Ce statut va les protéger un temps, mais l'arrivée sur le marché d'interprètes chrétiens va affaiblir leur autorité dans ce domaine si convoité. Ils finiront par être vaincus.

Ils soulèvent contre eux tant de convoitises et d'animosité dues à leur organisation communautaire, aux relations maritimes qu'ils ont su développer grâce aux contacts réguliers avec leurs familles dispersés dans les ports méditerranéens, et surtout aux charges d'interprètes que le roi leur avait accordées et qui étaient transmissibles ! Le système qu'ils avaient mis en place était bloqué.

Outre ces charges d'interprètes qui couvrent celles de diplomates et de chargés de missions, ils sont aussi espions, collecteurs d'impôts, garants de l'ordre et de la loi. Les deux grandes familles qui se disputent les charges, les Sasportas et les Cancino vont tenir longtemps certains rouages du pouvoir, mais ils vont aussi commettre des erreurs. Les chrétiens qui se trouvent sur place, souvent confinés dans les limites étroites d'une cité cernée de murailles et de bastions, vivent mal cet étalage de richesses aux mains d'une partie de la population.

On sait maintenant, grâce aux documents historiques et avec le recul, que le projet d'expulsion était présent dans les esprits des conquérants espagnols depuis le début de la conquête. C'est le combat permanent des juifs, leur réelle utilité dans la place et aussi l'appui royal qui leur ont permis de faire reculer l'échéance fatale. □

<sup>1</sup> 1999, Hachette-Littératures, collection "Histoire", 240 pages.

<sup>2</sup> Émission de Victor Malka : "Écoute Israël" sur France-Culture le dimanche matin 11 avril 1999.

<sup>3</sup> Daniel Bermond écrit : "Jean Frédéric Schaub soulève quelques couvercles mais les referme sans choisir au milieu de ces vieilles odeurs de cuisine qui reviennent". (Revue "Lire" de mars 1999, page 87).

<sup>4</sup> Lorsque les Français prennent Oran le 4 janvier 1831, s'y trouvent 2700 juifs sur une population de 3000 personnes. Il est vrai qu'à l'annonce de l'arrivée de troupes françaises, beaucoup d'autochtones avaient fui.

<sup>5</sup> Le comble de l'affaire est qu'elles furent obligées de financer elles-mêmes leur expulsion...

<sup>6</sup> Quelques 300 km. En 1962, lors de l'exode, beaucoup de pêcheurs d'Oran se rendront en Espagne dans leurs petits bateaux.

<sup>7</sup> Voir les étranges similitudes avec la situation des Portugais au Maroc, décrite en pages 5 et 6.

<sup>8</sup> Le vicomte de Santa Clara avait attribué au jeune Jacob de Sasportas le titre de "Capitaine général de ceux de sa Nation" dans le *préside*. Le Capitaine était l'officier supérieur de ces vingt soldats salariés par le roi.

<sup>9</sup> ...Après avoir lu l'article, êtes-vous vraiment surpris d'apprendre que J.P. Badia est lui-même d'origine oranaise ?



**Depuis un an, et souvent à l'occasion de commentaires de livres divers, nous avons consacré nombre d'articles au judaïsme italien, essentiellement dans sa dimension sépharade, qui n'est pas la seule, loin s'en faut.**

**L'un des spécialistes de cette culture, à Pise comme à Livourne - les deux villes sont proches et indissociables - est Jean Pierre Filippini qui vient justement de publier sa thèse sur le sujet, analysée ci-dessous.**

Jean-Pierre FILIPPINI

## IL PORTO DI LIVORNO E LA TOSCANA (1676-1814)<sup>1</sup>

**L**a publication de la thèse de Doctorat de Jean-Pierre Filippini est un moment faste pour l'histoire de Livourne et de la Méditerranée en général. Écrit après plus de vingt années de recherches dans les archives toscanes (Florence, Livourne, Pise) et parisiennes, l'ouvrage met en évidence quatre éléments essentiels de l'histoire du port toscan entre le XVIIIème et le XIXème siècle : l'activité portuaire, les hommes d'affaires, la Nation juive et l'intégration de Livourne et de la Toscane dans l'Empire français.

Une des bases essentielles de la prospérité du port est l'accueil réservé aux différentes communautés de négociants, aux "nations", qui dérive de l'édit de port franc de 1593 et qui est concrétisé par l'édit du *stallaggio* de 1676.

Jean-Pierre Filippini a consacré un bon tiers de son travail à l'étude de la Nation juive de Livourne au XVIIIème siècle. Il a montré que la croissance de la communauté livournaise est due essentiellement à l'immigration, puisqu'à Livourne, comme dans toute société urbaine du XVIIIème siècle, la mortalité est supérieure à la natalité. L'importance de cette immigration, que l'auteur a essayé d'étudier à travers les archives judiciaires de la Nation livournaise (pour être "agrégés" à la Nation - *ballottati* - les candidats doivent être agréés par les Massari) et les archives de la Police impériale permet de comprendre pourquoi la communauté de Livourne n'a cessé de croître tout au long du siècle (on passe de 3476 âmes en 1738 à 4963 en 1808). Avec 5000 âmes environ en 1809, elle est la plus importante des communautés juives d'Italie.

Si les Juifs des autres communautés d'Europe et de la Méditerranée affluent à Livourne, cela est dû, pour une bonne part, aux privilèges accordés par l'Édit du 10 juin 1593 et destinés essentiellement aux crypto-juifs. Les plus importants sont ceux qui accordent la possibilité de revenir sans risque à la foi des ancêtres, d'être jugés par des magistrats juifs, de célébrer les fêtes juives et de transmettre librement leurs biens à leurs héritiers.

Les Grands Ducs ont donné à la Nation juive de Livourne ses institutions. Ils ont veillé aussi à leur bon fonctionnement, intervenant à plusieurs reprises, notamment en 1715, en créant une nouvelle magistrature - les censeurs - et en décidant

que les "Espagnols" ne seraient pas les seuls à monopoliser les charges de Massari - dirigeants de la Nation -, en 1769 et en 1780, lorsque Pierre Léopold "démocratise" le recrutement des "gouvernants" parmi lesquels on recrutait les magistrats de la Nation. En fait, la Nation juive de Livourne resta jusqu'à la fin de l'Ancien Régime "une république sépharade sous protectorat du Grand Duc", comme l'a écrit Jean-Pierre Filippini dans un autre ouvrage. Les "Espagnols", qui dominèrent longtemps la Nation ne purent la transformer en une nation exclusivement "espagnole et portugaise". De plus, l'activité des magistrats de la Nation fut toujours étroitement contrôlée par le Gouverneur de Livourne et les Juifs livournaïens, qui pensaient, à plus ou moins bon droit, avoir à se plaindre de leurs magistrats pouvaient toujours appeler au Grand Duc.

Le grand mérite de Jean-Pierre Filippini est d'avoir tiré parti du "quasi recensement" de 1809 (la déclaration du patronyme en application du décret impérial du 20 juillet 1808), qui indique la profession de chaque chef de famille, pour réaliser une étude socio-professionnelle de la Communauté livournaise (on trouve en annexe du premier volume la liste des "recensés" de 1809). Les professions exercées par les Juifs de Livourne, au XVIIIème siècle comme dans la première partie du XIXème siècle (de la Restauration à l'Unité) peuvent se répartir en trois catégories : la première catégorie est celle des professions liées directement ou indirectement au rôle de Livourne dans le grand commerce international (un peu plus de 34 % de la population active), la deuxième touche les activités commerciales ou artisanales en rapport avec l'existence d'une forte communauté israélite, la troisième se rapporte aux activités connexes à la pratique de la religion juive (environ 6 % de la population active).

L'auteur a su également montrer que "le fait d'exercer une profession ne garantit pas un niveau de vie décent pour celui qui travaille et pour sa famille. En effet, il y a, en 1809, un peu plus de 1500 chefs de famille ; or, seulement 446 d'entre eux sont, d'après la "matrice de la taxe personnelle", en état de payer les impôts. Si l'on défalque les mendiants déclarés et ceux qui sont assistés par la Nation, on peut dire qu'un peu plus de mille familles vivent dans des conditions précaires, pas assez pauvres pour être assistées officiellement et n'ayant pas de revenus suffisants pour être imposables".

Les pauvres de la Nation juive ne subsistent que grâce aux secours distribués par les familles riches et les fondations pieuses (comme celle destinée à doter les jeunes filles pauvres, le *Moar Abetulot*). La richesse et la puissance de quelques "nobles familles", contraste avec la misère de ce "prolétariat"; leur fortune se confond pratiquement avec celle des "gouvernants" (une véritable "noblesse de robe", puisque la charge est héréditaire jusqu'en 1769 et vénale jusqu'en 1780). Ces "gouvernants" constituent une catégorie sociale composite, où l'on trouve aussi bien les descendants des vieilles familles espagnoles, généralement de "nobles

<sup>1</sup> En italien, 1998  
-Le port de Livourne et la Toscane -  
Edizioni Scientifiche Italiane, Naples  
3 vols, 1285 p.

rentiers” que des négociants installés plus récemment à Livourne, “italiens” ou nord-africains

En outre, Jean-Pierre Filippini a montré l'importance du rôle joué par les négociants juifs livournais dans l'activité du port toscan et dans le grand commerce international au XVIIIème siècle. Contrôlant le commerce de Livourne avec l'Afrique du Nord, leur champ d'activité s'étend très largement à l'Europe (notamment l'Europe du nord-ouest), et aussi aux Indes. Toutefois, ils sont loin d'avoir conservé au Levant la place qui avait été la leur au XVIIème siècle.

L'Empire napoléonien réalise l'émancipation des Juifs, qui deviennent des citoyens français comme les autres. Ils en résulte l'extension à la Toscane du système consistorial avec

l'apparition d'une nouvelle élite sociale, moins nombreuse que les anciens gouvernants et dont la base du recrutement est fondée sur l'importance des revenus. La première émancipation va durer jusqu'à la fin de l'Empire. Dès le 17 septembre 1814 est rétablie la “Nation juive”, qui peut encore convenir à l'élite de la communauté, des négociants ou des rentiers issus du commerce, dans le cadre d'une activité mercantile d'Ancien Régime.

Ainsi, ce grand ouvrage consacré à l'activité du port toscan permet de découvrir ce qu'est le grand commerce international de 1676 à 1814 et aussi la place qu'a occupée la plus importante des nations livournaises, la “Nation juive” pendant cette période □

Richard Ayoun

## Etude

**Notre lecteur Michel Jonin vient de soutenir avec succès une thèse à l'Université d'Aix-Marseille. C'est l'un des membres du jury qui nous a signalé l'intérêt de ce travail. Son auteur nous présente ci-dessous un aspect de la réflexion développée dans son Doctorat.**

Michel Jonin

### **REGARDS SUR L'AUTRE : LES CONVERSOS À TRAVERS QUELQUES TÉMOIGNAGES DE VIEUX CHRÉTIENS AUPRÈS DU TRIBUNAL D'INQUISITION DE SORIA (1486-1502)<sup>1</sup>**

**L**e milieu “nouveau-chrétien” s'est constitué en Espagne entre la fin du XIVème siècle et le début du XVème. Il est, pour l'essentiel le fruit de deux grands mouvements de violence religieuse : la violence pure, immédiate, des baptêmes forcés à quoi aboutissent les pogromes de 1391; celle, complémentaire et à peine déguisée, de la pression pastorale exercée par le dominicain Vincent Ferrer de 1411 à 1420.

Ces actes fondateurs furent logiquement suivis d'une politique d'accueil et d'incorporation sociale du converti, politique dont on trouverait d'ailleurs des jalons dans la législation d'Alphonse le Sage (*el sabio*, le savant) au XIIIème siècle. Le *converso* doit donc être considéré comme la première réalisation d'envergure d'un ancien projet religieux de reconquête interne, et signe par là même l'agonie de l'Espagne pluri-ethnique dite “des trois religions”.

Cependant, à ces phénomènes majoritaires de contraintes externes, on ajoutera, avec I. Baer l'érosion de la foi chez les élites intellectuelles juives, induites par les questionnements averroïstes sur la vérité, à mettre en concurrence

avec d'autres leur propre tradition religieuse et ce, dès le début du XIVème siècle.<sup>2</sup> Les options différeront alors, qui vont de l'indifférence doctrinale à une acculturation plus claire quand certains sujets, au contact des milieux chrétiens, se convertissent au messianisme christique.

On sait enfin “l'imperfection” idéologique de cette première réalisation : l'eau baptismale, brutalement administrée, ne put rendre propre, à tous les sens du terme, qu'une partie de cette population juive qu'on tentait d'aliéner, d'aligner. Certes, l'attitude d'ouverture opportuniste de certains permit leur assimilation culturelle, mais les stratégies “déviantes” visant à préserver d'une manière ou d'une autre l'ancien “moi” furent d'abord les plus nombreuses : démarche conservatrice de résistance absolue à la culture chrétienne (c'est le crypto-judaïsme); attitude incertaine d'oscillation entre les deux cultures, les deux pressions, débouchant sur une sorte de mixte culturel empirique; stratégie d'ouverture plus synthétique recherchant des médiations entre les deux univers. Soit trois grands types de positionnement qui ne purent qu'irriter la fièvre unitaire de l'Eglise militante et légitimer, à ses yeux, la création de l'Inquisition moderne en 1478.

Pour passionnant qu'il soit, nous laisserons de côté l'examen idéologique du milieu judéo-chrétien que permettrait aussi notre matériel, utilisant seulement ce dernier pour présenter un aspect externe de la question : le discours oral chrétien sur le *converso*.

Les dépositions<sup>3</sup> sur lesquelles nous nous fondons, publiées par C. Carrete Parrondo<sup>4</sup> ne furent pas consignées dans le cadre d'un procès. Il s'agit de délations recueillies de manière plus large, dans la perspective de procès à venir.

La lecture de ce type de témoignages impose une première constatation : l'identité religieuse n'est pas forcément ressentie comme primordiale,

1

**Entre désir et rejet.  
Discours chrétiens  
sur les conversos  
dans l'Espagne  
du XVème siècle.  
Essai d'interprétation.  
(thèse non publiée).**

<sup>2</sup> Baer a montré que les intellectuels juifs de cette époque, influencés par la démarche du philosophe arabe Averroès (1126-1198) avaient adopté une attitude critique radicale, se demandant si la religion de leurs ancêtres était bien la vraie, s'il n'en existait pas de plus satisfaisante d'un point de vue conceptuel. Il mettaient ainsi fréquemment en cause par exemple l'unité de Dieu, et certains en venaient à considérer l'âme comme mortelle.

<sup>3</sup> faites devant le tribunal de l'Inquisition de Soria entre 1486 et 1502.

<sup>4</sup> sous le titre de *Fontes iudaeorum Regni Castellae* (Salamanque 1980).

la différence doctrinaire et culturelle du *converso* cesse, alors, d'apparaître comme une menace pour la communauté chrétienne. Le cas limite du désengagement religieux est celui de Pedro Navarro, vieux-chrétien sceptique posant avec une précieuse spontanéité la question de la vérité absolue en matière de foi et avouant son incapacité à choisir entre les trois religions :

“Est-ce que je sais, moi, laquelle est la meilleure ?”

Témoignage révélateur des effets “contaminants”, c’est à dire relativisants de la cohabitation des trois cultures dans l’Espagne médiévale, et des débats et inquiétudes qu’elle pouvait susciter en milieu populaire. Ailleurs, une très jeune servante chrétienne s’émerveille littéralement devant les manifestations de piété marrane qu’elle a surprises par hasard :

“... le palais avait été balayé avec beaucoup de soin, il était propre et bien rangé, il y avait plein de bougies et de coupelles d’huile qui brûlaient contre le mur et ça faisait une telle clarté, c’était merveilleux...”

Une communication fugitive avec l’Autre, en deçà ou au delà du religieux et qui nous éloigne des stéréotypes de l’exclusion. Parfois enfin, la déviance du *converso*, pour être avérée, ne suscite pas cependant de représentation haineuse. Le processus d’identification à la religion connaît une sorte d’insuffisance, concurrencé comme il l’est par d’autres lignes identitaires, d’autres solidarités, telle que celle de “voisin” par exemple. On a affaire alors à une tolérance de fait, toujours fragile, telle qu’on peut la trouver actuellement dans les villes pluri-ethniques. Ainsi, Juan Martinez peut-il demander à son cordonnier *converso* pourquoi il ne fait pas revenir sa femme au pays, quoique bien sûr, ajoute-t-il

“on ne peut les considérer comme chrétiens puisqu’ils ont été convertis de force !”

Aucune peur, mais un simple constat qui n’entame en rien la sociabilité.

Sur ce fond large de tolérance se détache d’autant mieux le rôle de l’Inquisition dans la transformation des mentalités, dans leur glissement vers la haine religieuse. Certains témoignages révèlent ainsi comment le vieux-chrétien ignorant va être familiarisé par sa communauté à l’interprétation inquisitoriale des comportements *conversos*. L’avis d’un coreligionnaire pourra, par exemple, être sollicité afin d’apprécier les paroles blasphématoires d’un judéo-convers :

“Tu entends ce qu’il dit ? Qu’en penses-tu ?” demande un homme à notre témoin. La réponse de ce dernier est lapidaire :

“C’est mal”.

D’autre part, la banalisation des concepts religieux, voire théologiques, classants, perceptible dans les dépositions, montre clairement que ces représentations cléricales ont acquis une dimension “objective”, ont été assimilées. On vérifie ainsi que les judéo-convers connaissent bien les “articles de la foi”, qu’ils “accomplissent des œuvres de chrétiens”, qu’ils montrent “les signes des chrétiens”, qu’ils ne sont pas hérétiques.

La pénétration de l’idéologie dans les mentalités aboutira à un climat on ne peut plus malsain

de soupçon, de traque. D’autant que l’opacité du crypto-judaïsme irrite, inquiète. Et dans cette guerre communautaire, l’ennemi, c’est le voisin :

– On l’espionne :

“Doña Antonia a été vue en train de filer de la laine un dimanche”.

Le témoin l’observait

“à travers une fente de sa porte d’entrée”

– On le prend en filature alors qu’il se dirige vers la synagogue, pour

“savoir ce qu’il faisait”.<sup>1</sup>

– On l’interpelle pour l’interroger. Tel ce gouverneur de forteresse qui arrête un *converso* “pour savoir s’il était chrétien.”

Tout cela relève de la conspiration qui est ici le sacrement de la communauté chrétienne.

Quelle est, au fond, l’image répulsive du *converso* qui se dégage de ces témoignages ? Comment se caractérise-t-elle essentiellement ?

“Hier tu t’es fait chrétien, et aujourd’hui tu oses dire cela ?”

s’émeut un vieux-chrétien en entendant un *converso* affirmer naïvement sa confiance dans le seul serment juif. On le voit ici, la moindre différence, ou “défaillance” est vécue sur un mode paroxystique, comme absolue. Le *converso* expose le chrétien à un changement aussi radical, qu’abrupt. Il est une sorte de Même qui peut devenir “du jour au lendemain” Autre. Celui qui confortait la croyance, dont on s’était assuré de la stabilité par le serment du baptême cesse soudain d’être identique, sème le doute au sein de la communauté. Qu’est-il ? Et elle même, la communauté, qui est-elle ? Aussi le *converso* reçoit-il à plusieurs reprises le qualificatif de *traidor* (traître). Son image ressortit au fond à une logique identitaire d’inclusion au dedans et d’exclusion au dehors qui interdit tout mélange, à une logique du pur et de l’impur. Mais elle ajoute la hantise suprême de l’imprévisible qui laisse sans recours aucun. Elle sert peut-être aussi, paradoxalement, l’ordre chrétien : une communauté a besoin de traîtres !

Enfin l’un des mérites de ces sources inquisitoriales est de nous faire toucher du doigt la double composante du discours médiéval sur le *converso*. La logique d’exclusion différentialiste que nous y voyons se déployer se réalise en effet selon un modèle complexe : le rejet de l’Autre est bien souvent indissociable du regret de n’avoir pu le convertir, l’assimiler véritablement. Un témoin ne se plaint-il pas que

“Maria de Sarauia n’ait jamais envie d’entendre aucun mot sur notre Sainte Foi” ?

De même, la formule “juif pur et endurci” qui sert rituellement à qualifier le marrane incorrigible ne renvoie-t-elle, par ses résonances bibliques mêmes, à une tension vers le *converso*, à un désir frustré de s’approprier l’Autre ?

C’est donc moins la haine du juif que disent ces discours-là que la haine de “l’encore juif”, et il s’agit sans doute moins de se séparer du *converso* que de le séparer de sa différence. Inclusion et exclusion sont, ici, complices en refus d’altérité. □

<sup>1</sup> On saisit avec cette anecdote la part essentielle de la collectivité d’origine dans le processus de rejuidisation des *conversos*. Tel fut d’ailleurs le diagnostic explicitement posé dans les Édits d’expulsion de 1492 qui visaient à soustraire les nouveaux-chrétiens à l’influence “corrosive” des communautés juives. De ce point de vue, 1492 représentait pour le milieu crypto-juif un tarissement dramatique de sa source culturelle.

# Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous. Dans ce numéro nous avons regroupé diverses monographies qui répondent bien à l'esprit de la rubrique.

HANK HALIO

## LADINO REVERIES<sup>1</sup>

**C**omment préserver l'héritage sépharade ? Telle est la question que dans nos sociétés se posent et cherchent à résoudre nombre de Juifs qui sont conscients de l'importance d'une culture qui a été celle de leurs ancêtres depuis tant de siècles et dont la génération née dans les années vingt est encore profondément imprégnée.

Les publications de recherches, d'études et de revues semblent constituer l'une des réponses que l'on peut apporter à ce problème qui pourrait être angoissant s'il ne mobilisait actuellement de plus en plus de bonnes volontés aussi bien dans nos pays européens qu'en Turquie ou en Amérique.

Parmi ces hommes qui gardent une foi inconditionnelle dans ce qui constitue une partie de leur être, même s'ils ont parfaitement assimilé la culture de la société dans laquelle ils vivent et dont ils se considèrent membre à part entière, Hank Halio a choisi de faire partager aux jeunes générations américaines issues d'immigrés d'origine ottomane pour beaucoup, cet amour de la tradition judéo-espagnole qu'avaient su si bien entretenir en lui ses parents, et du *djudezmo* pour lequel d'ailleurs aux États-Unis aussi se produit un regain certain d'intérêt. Il a choisi dans ce dessein de regrouper divers articles qu'il avait précédemment publiés dans des revues juives, en un volume qui nous présente, un peu pêle-mêle, des anecdotes, des souvenirs souvent émouvants sur l'adaptation des immigrants turcs en terre américaine au début de ce siècle, mais aussi des proverbes, des *konsejas*, des conseils linguistiques.

L'amour qu'il porte à ses parents immigrants turcs, Yosef (Joe) et Sultana (Susie), transparaît dans nombre de récits : il suffit de citer celui où sa mère, cette femme courageuse qui apprit l'anglais tant bien que mal, se soumet à un interrogatoire conventionnel au terme duquel le juge (*judge* devient *george* dans la bouche de Sultana) la teste afin de lui accorder la citoyenneté américaine. Elle répond sans erreur, avec son accent caractéristique, à toutes les questions purement civiques, mais son cœur se brise lorsque le représentant de la loi lui demande : "Si les États-Unis entraînent en guerre contre la Turquie feriez-vous tout ce qui est en votre pouvoir pour leur venir en aide ?" Réponse : "Pourquoi pas ?" - Le juge : "Répondez oui ou non." Maman (prête à s'évanouir) : "Oui, *george*."

Cette petite anecdote et bien d'autres illustrent le courage que nécessite le déracinement de l'émigration, le passage d'un monde dans un autre totalement différent, souvent hostile. Mais Hank Halio est là pour attester du succès de cette entreprise puisque, tout à fait conscient de son appartenance à la nation américaine, il conserve précieusement, non sans quelque nostalgie, l'attachement légué par ses parents à la culture judéo-espagnole et à la Turquie de ses ancêtres.

Ce joli livre, qui manque bien sûr d'homogénéité en raison de son mode de composition, possède cependant un fil directeur : c'est la présence de nombreuses historiettes souvent savoureuses dont le héros est le célèbre Djoha et qui sont données en version bilingue, judéo-espagnol/anglais. L'ouvrage qui se conclut sur un lexique est d'une lecture aisée et agréable.

Bernard Pierron

Rosetta Loy

## LA PAROLA EBREO<sup>2</sup>

**C**e récit d'une intellectuelle catholique, née semble-t-il en 1931, mêle les informations sur la montée des fascismes en Europe - et ultérieurement les conséquences - les réflexions qui lui sont venues après coup sur les questions soulevées et ses impressions proprement dites telles que vécues à l'époque des faits.

C'est donc un ouvrage très construit, très élaboré, et plus un récit historique qu'une monographie proprement dite, une compilation parsemée de quelques souvenirs personnels, en somme. C'est aussi une sorte de catharsis, tant d'années après les faits. Tant il est vrai que, non seulement les victimes ayant survécu n'ont fréquemment pas pu s'exprimer plus tôt, mais que des témoins honnêtes, de conscience, n'y sont pas parvenus non plus !

Rosetta est issue d'une famille romaine, catholique stricte, de la grande bourgeoisie aisée, qui vit avec sa "maison" au sens romain. Elle a un frère et une sœur, son aînée de trois ans, et l'environnement humain de la famille est fréquemment juif, ce qui induit chacun à suivre attentivement l'évolution de la situation faite aux Juifs en Europe, et en Italie particulièrement, dès les années d'avant guerre. Le père, ingénieur-bâilleur a refusé le fascisme dès le début.

Rosetta, écrivant ces années-ci, rappelle quelques vérités historiques, concernant fréquemment l'Église - son sérail - pudiquement



<sup>1</sup> *Tales of the Sephardic Experience in America.* - Anecdotes d'une expérience sépharade en Amérique - En anglais et judéo-espagnol 1996.

*The foundation for the Advancement of Sephardic Studies and Culture* P.O.Box 090-272, Brooklyn NY 11209 USA 253 pages.

Cette institution continuant à nous ignorer bien que recevant notre publication depuis des années, c'est notre lectrice Rita Arditti, de Cambridge, Massachusets qui nous a offert ce livre. Merci Rita !

<sup>2</sup> En italien, 1997 - Le mot de "Juif" - Einaudi éditeur, 2 Via Biancamano Umberto 10100 Turin Italie 156 pages. Cet intéressant petit livre ne se serait jamais avancé tout seul jusqu'à nous sans la vigilance de notre lecteur Alessandro Garibbo de Florence ! Merci.

occultées dans la mentalité collective. Les exemples sont innombrables, connus des historiens mais rarement cumulés avec une telle densité. Voici, pêle-mêle :

Les 99,75% de “oui” des électeurs autrichiens approuvant l'*Anschluss*, les Juifs ayant été interdits de vote, et le discours afférent du cardinal Innitzer conclu par *...und heil Hitler!* - toutefois désapprouvé en cela par le Saint-Siège !

Les relations difficiles de Mussolini avec Pie XI, dont Ciano célèbre la mort par un : “Il est enfin mort, ce bonhomme à la nuque raide !” (*Finalmente è morto, questo uomo dal collo rigido !*). Et en effet ce Pie XI antifasciste aura lutté avec courage contre l'adoption des mesures anti-juives en Italie, et il aura fallu 56 ans pour qu'en 1995, on connaisse enfin le contenu de l'Encyclique qu'il allait lire à l'assemblée prochaine des évêques, ce que la mort l'empêcha de faire. Le récit est intéressant de la genèse de ce texte, préparé par le père jésuite américain John LaFarge.

Les 292 titulaires juifs de chaires universitaires italiennes chassés, aussitôt remplacés avec élan par des non-juifs, seul un, Massimo Bontempelli refusant une telle promotion !

Le début, dès le 15 octobre 1940, de la diffusion par la radio d'État italienne du “Protocole des sages de Sion”, document antisémite, fabriqué et mensonger, connu comme tel.

Prompte élection, sous le nom de Pie XII, de Pacelli, l'antithèse de Pie XI, germanophone, germanophile, viscéralement anti-communiste et qui excommuniara plus tard des communistes polonais, ce qu'il n'avait jamais fait pour un seul nazi allemand !

La réception glaciale, en 1937, des évêques de Guernica venant lui raconter le bombardement de la ville, qu'il éconduit immédiatement.

La question de savoir depuis quand le Vatican avait connaissance des massacres à l'Est, et l'audience accordée, dans les premiers jours de mars 1942, par Pie XII au père Pirro Scavizzi, aumônier militaire d'un train sanitaire, chargé d'une lettre de l'archevêque de Cracovie, Adam Sapieha, lui décrivant la situation. Commentaire en privé à Scavizzi : “Dites à tous que le pape agonise pour et avec eux” (*sic*)... mais silence officiel, etc. Hélas !

Et la petite se souvient. Le docteur Luzzatti qui les soignait ne vient plus. A leur retour à Rome, en octobre 1943, après un éloignement de circonstance, les voisins Levi et Della Seta ont disparu. Le frère aîné de Rosetta - 17 ans alors - cherche le contact avec la Résistance et ne le trouve pas. Aurait-il sauvé l'honneur ?

Et la lancinante question sous-jacente et récurrente qu'encore maintenant Rosetta n'arrive pas à formuler clairement, sèchement : “Qu'aurions-nous pu faire, nous, dans ma famille, pour les Levi et les Della Seta ? Nombre de gens humbles et 155 institutions religieuses romaines ont sauvé tant de Juifs à Rome !”<sup>1</sup> □

Jean Carasso

Frédéric Galimidi

ALEXANDRIE SUR SEINE<sup>2</sup>

**E**s bueno, esto, para nosotros ? demanda la nonna déjà très âgée, en ce 23 juillet 1952, le jour du coup d'État de Naguib qui prépara l'arrivée de Nasser au pouvoir. Aujourd'hui on pourrait lui répondre : “Non, pas vraiment...”

Frédéric Galimidi avait à l'époque 24 ans, étudiait le droit. Il a exercé sa profession d'avocat en France. Maintenant en retraite, artiste peintre reconnu,<sup>3</sup> il a été saisi, comme bien d'autres, de la nécessité impérieuse de raconter. Il l'a fait avec un réel talent littéraire dans ce petit livre sympathiquement présenté.

Comme elle a été difficile, comme elle a été longue, l'adaptation en France - ou ailleurs dans le monde - de ces Juifs brutalement expulsés d'Égypte en 1956, partis souvent avec les seuls vêtements qu'ils portaient sur eux, stupéfaits, abasourdis de ce qui leur arrivait !

Nous en connaissons bon nombre, réinstallés avec un immense courage. Pour ne citer ici que ceux qui ont publié (leurs noms sont familiers à nos lecteurs) : Jacques Hassoun<sup>4</sup> à Paris, Albert de Vidas, notre confrère aux États-Unis, qui édite *Erensia Sefardi* et *Amicale Alexandrie*,<sup>5</sup> Victor Sanua, qui crée actuellement un nouveau bulletin de liaison bilingue I.A.J.E.<sup>6</sup> et Frédéric Galimidi, qui nous raconte aujourd'hui, sa méritoire remontée dans la société, pas à pas, modeste-ment, alors que là-bas, sa famille appartenant à la bourgeoisie aisée, il menait une vie tranquille.

Il nous rappelle la belle qualité de l'existence en Égypte, que tous les anciens s'accordent à reconnaître, même si l'on fait la part de la nostalgie, et incidemment ses rencontres avec le roi Farouk - sur lequel il porte un jugement positif - dans des clubs huppés de la côte.

Sa scolarité terminée et la situation des Juifs et des étrangers s'aggravant dans le pays entre 1952 et 1956, il a fallu accepter tous ce qu'on appelle maintenant “les petits boulots”, y compris celui - obtenu pourtant par pressante recommandation - qui dura deux années, à compter des boulons, dans les sous-sol d'une entreprise... jusqu'à la révolte finale.

À la mort du père - déjà séparé de sa famille - l'auteur et sa mère embarquent pour l'Europe, le 24 décembre 1956, dans des conditions dures, malgré leurs “relations” au sein de la hiérarchie égyptienne. Ils débarquent à Syracuse.

Le père et la mère de Frédéric Galimidi étaient originaires de Constantinople, comme de nombreux juifs d'Égypte que la relative prospérité économique du pays dans la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle avaient conduits à émigrer de Salonique ou d'autres villes balkaniques de l'Empire ottoman, alors en déclin.

Puis à Paris l'errance d'hôtel minable en petit hôtel, la quête éperdue d'un permis de séjour provisoire et le premier emploi, au *Joint*.<sup>7</sup> Le début de la remontée... □

Jean Carasso

<sup>1</sup> Le lecteur aura compris qu'aucun des Levi et des Della Seta n'est revenu de déportation. Rosetta s'est efforcée de reconstituer le dernier voyage de chacun d'eux et de dater précisément leur assassinat.

<sup>2</sup> 1999

Éditeur : Les Cousins de Salonique, l'Enclos vert, avenue Guynemer, F-13150 Tarascon. 230 pages.

<sup>3</sup> Nous avions, il y a plusieurs années vanté la qualité des *ketubot* -contrats de mariage traditionnels- qu'il réalisait à la demande des familles les lui commandant.

NDLR

<sup>4</sup> qui vient de mourir ces jours derniers.

<sup>5</sup> Albert de Vidas, 46 Benson Place Fairfield CT 06430 USA.

<sup>6</sup> *International Association of Jews from Egypt*, chez Victor Sanua, éditeur, 2416 Quentin Road à Brooklyn, NY 11229 USA.

<sup>7</sup> *American Joint Distribution Committee*.

Alfred Goldenberg

**SOUVENIRS D'ALLIANCE**ITINÉRAIRE D'UN INSTITUTEUR  
DE L'ALLIANCE ISRAËLITE UNIVERSELLE AU MAROC

**C**e livre aurait tout aussi bien pu s'intituler : "Une trajectoire lisse". C'est l'impression essentielle que produit sa lecture...

En tout cas son auteur est ce que l'on peut appeler "une nature heureuse".

Voilà un homme né en 1907, de réfugiés roumains fuyant les pogromes, dans une école d'agriculture implantée en Turquie, à Oryéhouda - lumière de Juda - ferme école juive, éloignée d'une centaine de kilomètres de Smyrne et dans laquelle son père réussit à occuper une situation de chef comptable, logé avec sa famille.

Dans cette implantation de l'Alliance, l'enseignement est dispensé en français et les professeurs, qui se nomment Nahum, Pereira, Carasso, Soria, Alkalay, Gomel utilisent entre eux le judéo-espagnol. Les élèves viennent de Roumanie, Bulgarie, Russie, mais de Grèce et de Turquie aussi. La grande distraction est de se rendre à Smyrne ou à Aïdin déguster quelque *baklava* ou *kadaïf* dans une pâtisserie.

Le directeur est Mr Zuckermann, lequel quitte bientôt son poste pour la Palestine et Goldenberg père le remplace, car c'est la guerre, qui disperse élèves et professeurs.

La vie se poursuit tant bien que mal. De la guerre turco-grecque l'auteur dit seulement que "les événements de la grande Histoire se mêlent à ses souvenirs" et que l'école est pillée par des bandits. Également que Kemal Ataturk, l'ayant visitée et appréciée, la "réquisitionne".

Il faut partir pour la France. Peu de temps après commence l'aventure marocaine qui occupera toute la carrière d'Alfred. Formation à l'École Normale Israélite Orientale (E.N.I.O.) dont le directeur était alors monsieur Navon : l'internat, le port de l'uniforme dans la rue et, la quatrième année terminée, les instructions avant le grand départ : "émancipation des juifs, instruction des enfants etc."

De 1923 à 1956, Alfred suit l'itinéraire classique des maîtres de l'A.I.U. formés en francophonie dans le moule de l'E.N.I.O.

C'est à Marrakech (20 000 à 30 000 juifs) où l'Alliance, comme partout, avait eu à vaincre jusqu'en 1899 la résistance des rabbins pour parvenir à s'installer, l'angoisse du premier cours dans un milieu judéo-arabophone, où il n'est pas toujours facile de se faire entendre !

Au sujet de l'Alliance, Alfred Goldenberg - écrivant pourtant tout récemment - expédie en quelques lignes ce problème éthique fondamental : "Son œuvre (l'Alliance) fut essentielle, même si elle comportait un certain appauvrissement de la tradition autochtone, trop souvent méconnue, voire méprisée." Comme en termes "lisses" ces choses-là sont dites !

Si les élèves parlaient entre eux le judéo-arabe, les enseignants s'exprimaient souvent en privé en judéo-espagnol car ils étaient fréquemment originaires de Turquie.

Alfred décrit le *mellah*, avec *kanoun* et *kouna* devant chaque porte, et raconte diverses anecdotes, telle l'invasion de sauterelles dégustées frites à l'occasion, sa rencontre avec la famille Amzallag dont il épousa Sol, la fille. Tout cela est bien exprimé.

Haim Zafrani, dans ses livres sur le Maroc, avait bien décrit cette vie difficile au jour le jour, dans le milieu culturel pauvre des adultes, entre les deux guerres.

Alfred nous rappelle au passage le *mellah* de Sidi Rahal - 2600 habitants dont 600 juifs - le trachome généralisé, la teigne, la faim parfois ! Et la lutte sourde pour scolariser, au début, 2/3 de garçons, 1/3 de filles (c'était l'objectif de l'A.I.U.) alors que le désir des autorités juives était de garder les garçons à l'école religieuse et de ne confier que les fillettes à l'Alliance !

Le plus difficile fut l'implantation, à la rentrée de 1932, d'une nouvelle école à Demnat, à 110 km de Marrakech, vers l'Atlas - *mellah* de 3000 juifs - dont Alfred eut la responsabilité. Il se heurta à une civilisation proprement médiévale : le mariage forcé des fillettes à 13 ans - déjà fiancées de force à 12 - contre lequel Alfred s'efforça d'attirer l'attention du tribunal rabbinique qui finit par l'interdire avant 15 ans, la résistance des parents à scolariser leurs enfants, etc.

Là encore, dans ces bourgades, le trachome, la teigne et, en 1935, l'épidémie de typhus qui emporta beaucoup de monde, des enseignants, dont un beau-frère de l'auteur.

Un autre beau-frère, Mardochee Amzallag est le président de la communauté de Marrakech où Alfred et Sol sont revenus. Des enfants leur sont nés. Et la typhoïde, qui fait encore des ravages après la seconde guerre, affaiblit Alfred pour un an. Mais jamais il ne se plaint.

Il nous décrit la vie traditionnelle des juifs venant de Turquie et installés à Marrakech, les parents Camhy par exemple, que leur fils enseignant fit venir de Constantinople et d'autres familles. La préparation des *boyos*, *beureks*, *bahmias* occupe les journées des grands-mères...

Alfred tente d'implanter dans sa classe les méthodes d'enseignement du novateur Freinet, lequel l'en félicite personnellement. Dans un milieu où les adultes mènent une vie misérable, ne savent lire que l'hébreu ancien de prière (il omet de mentionner que ça n'était vrai que pour les hommes...), ni le français, ni l'arabe, ni l'espagnol, les enfants sont intéressés par l'école, qui les fait passer "du Moyen-âge au XXIème siècle en une génération...". Quand on exprimait qu'Alfred est une nature optimiste...!

L'auteur a retrouvé à Nice bien d'autres retraités de l'Alliance, les Gomel, Perahia, Harrari, Franco, Pinhas, Eskénazi, Messulam, Bénézillo, tous judéo-hispanophones de Turquie passés par le Maroc ! □

Jean Carasso

**Notre lecteur Guy Benveniste, de Berkeley, USA, a été fort intéressé à la lecture de ce livre. Aussi lui avons-nous demandé d'en rendre compte.**

(Elia Aéliou &) Rebecca Camhi Fromer

## THE HOUSE BY THE SEA,

A PORTRAIT OF THE HOLOCAUST IN GREECE<sup>1</sup>

**C'est un très beau livre que nous propose Rebecca Camhi Fromer, plein de poésie, de douleur et de drame aussi. Elle détaille de nombreux faits et reproduit une série de documents concernant la Choah en Grèce. Elle nous propose une image intime d'Elia Haïm Aéliou durant les années dures : 1941/1944. L'auteur l'a interviewé, (sans magnétophone nous précise-t-elle) à San Francisco où il est venu vivre après la guerre<sup>2</sup>. Rebecca écrit son histoire à la première personne, nous plongeons dans sa vie...**

Elia est né à Salonique en 1918, fils de Haïm et de Matilda Errera. Mobilisé en 1939, il participe en 1941 à la retraite de l'armée grecque battue au nord par les Allemands s'étant substitués aux Italiens. Il fait retraite à pied et se retrouve finalement à Athènes.

Entre temps les Allemands sont entrés à Salonique, le 9 avril 1941, et la répression des juifs commence. Elia se rend compte qu'il est préférable de demeurer dans Athènes occupée par les Italiens, d'autant que la plupart des Grecs habitant Salonique sont venus d'Asie Mineure (en 1923) et entretiennent peu de contacts avec la communauté juive.

La voix d'Elia nous raconte l'enfance, la maison du grand-père maternel au bord de l'eau, l'école Alchek, les visites entre familles, les affaires : son père dirige la maison Aéliou, Rouso et Botton qui vend du raki, de l'ouzo, du cognac et des anchois salés. Les liqueurs dorment sous le sol de l'entrepôt.

Elia a une sœur Sol et un frère Albert. Il va nous conter leur disparition et celle de toute la famille, depuis Salonique jusqu'à Auschwitz : *A la gerra, la ley queda cayada...* Elia est pourtant venu à Salonique dès 1941 pour aider sa famille à fuir vers Athènes.

Son oncle Joseph Errera, marchand, parvient à transporter son stock de tissus vers Athènes, et Elia réussit à le cacher chez des commerçants grecs, derrière de faux murs. Mais il faut de l'argent pour survivre dans la clandestinité, on doit donc convertir les tissus en or, transportable et échangeable contre des drachmes.

Les liqueurs de la maison Aéliou sont dissimulées dans l'entrepôt mais les Allemands les trouvent et le père d'Elia, sans moyens maintenant, ne pourra s'enfuir aussi facilement. Un second oncle d'Elia est médecin et riche, il se cache avec sa femme et ses deux filles chez une Mme Boyer, qui va les trahir; ils disparaissent. L'oncle Joseph, parvenu à Athènes, se cache

avec une famille Mishulam dans une villa des environs. La fille Mishulam est très belle, elle est raflée en ville. Les deux familles disparaissent.

Le 3 septembre 1943, l'Italie capitule et les Allemands occupent Athènes. Elia, muni de faux papiers, est caché à l'hôtel Atlas, avec d'autres Juifs. La famille de son ami Saporta arrive à Athènes, il déménage avec elle dans une maison appartenant à Mme Eleni Nikolaidis, rue Patmou. Il y a là son ami David Saporta avec sa sœur Rachel, ses frères Joseph et Vital, ce dernier avec son épouse Allegra. Dans la maison voisine sont aussi cachés les oncles et tantes des Saporta, des Carasso et des Benveniste.

À l'automne de 1943, Elia et d'autres jeunes essaient de quitter Athènes pour gagner le maquis dans la région de Dervanohoria avec des partisans grecs.

Depuis le 20 mars 1943, les Juifs de Salonique sont déportés. Elia réussit à parler une dernière fois au téléphone avec son père.

Le rabbin de Salonique, Koretz, qui préconise la collaboration avec les Allemands, disparaîtra. Plus tard à Athènes, le rabbin Barzilai résiste et détruit les archives de la Communauté.

La vie dans la montagne est dure, les paysans vendent tout en drachmes et on en manque. Il fait froid, la nourriture est rare, les Allemands attaquent les partisans du village. Elia et les Saporta ne tiennent que quatre semaines et rentrent à Athènes dans un camion de charbon. Ils se cachent alors chez une voisine de Mme Nikolaidis, une Arménienne, Mme Yazitzian. L'appartement-cache est un sous-sol avec des lucarnes au ras du sol. Un jour Elia et les Saporta observent les bottes des soldats allemands venus chercher un espion italien.

À la libération de 1944, la vie continue, difficile. La révolution communiste commence, et l'hiver est très dur. Plus tard quelques déportés libérés des camps d'extermination reviennent et sont accueillis. Il n'y a presque plus rien à manger, on ajoute de l'eau dans la soupe. *Faze fijos*<sup>3</sup> ordonne Rachel au potage....

À la fin de la révolution, Elia épouse Rachel et quitte Athènes pour tenter de retrouver ce qui reste à Salonique, presque rien pour lui. Sa famille a disparu, la maison de son grand-père, près de la mer, est occupée par des étrangers, mais dans le jardin il trouve trois pierres tombales de sa famille, que son père ou ses oncles ont pu sauvegarder lorsque les vandales ont détruit le cimetière juif.

Il veut vendre les restes de la fabrique et ne retrouve qu'une malle en osier qu'il n'osera ouvrir durant une longue période. Lorsqu'il se hasarderait à le faire, il y découvrirait le trousseau et la robe de mariage de sa sœur... □

Guy Benveniste

***Kon una pyedra,  
no muele el molino***<sup>4</sup>

<sup>1</sup> En américain, 1998  
—La maison sur la mer,  
portrait de la Choah  
en Grèce—  
Editeur Mercury House,  
736 Clementine str.  
San Francisco CA 94103  
USA  
169 pages,  
23 photographies.

<sup>2</sup> et où il vit toujours...

<sup>3</sup> "Fais des petits",  
"rallonge, multiplie"  
en quelque sorte... !  
selon la graphie typique  
des Sélaniklis.

NDLR

<sup>4</sup> Avec une (seule) pierre  
le moulin ne peut moudre.  
*Refranes de los judios  
sefardies de Saporta y Beja.*  
1978 Ameller Ediciones,  
Barcelona, page 159.

Daniela Frassinetti Tedeschi

**SEFARAD (ROMAN)<sup>1</sup>**<sup>1</sup> En italien, 1998Librificio  
Editore Proedi srl  
Via E. Biondi 1  
20154 Milan  
fax. 39 02 33 10 70 15  
208 pages.<sup>2</sup> Cérémonie publique mise en scène au cours de laquelle les "hérétiques" condamnés au supplice du feu par l'Inquisition étaient conviés à faire acte de foi pour mériter leur rachat dans l'autre monde. Le premier *autodafé* date du 6 février 1481.<sup>3</sup> A partir de 589, lorsque le roi visigoth Recaredo embrassa la religion catholique, les juifs furent constamment en danger de persécution et ce jusqu'à la conquête musulmane de 711-719. Sous la domination musulmane, la culture juive connut son âge d'or (Xe et XIe siècles). Cette période de tolérance fut interrompue avec la venue au pouvoir des Almohades, en 1148, qui interdirent la pratique des religions hébraïque et catholique. Les Etats chrétiens du nord acceptèrent les réfugiés et la communauté continua à prospérer jusqu'à la fin du 14e siècle, où une nouvelle vague de massacres et de persécutions entraîna de nombreux juifs à se convertir mais dont bon nombre continuèrent à pratiquer en secret la religion de leurs pères.<sup>4</sup> Tunis, Goulette, Marsa, aux yeux du souvenir, 1999, chez l'auteur  
4 rue de Turin  
95160 Montmorency  
Tél. 01 39 64 73 03.<sup>5</sup> Voir page 13 le récit de Frédéric Galimidi.

**L'**auteur nous entraîne à travers l'Andalousie (Cordoue, Jaén, Grenade, etc...) de la fin du quinzième siècle, au moment même de l'application de l'Edit de Ferdinand et Isabelle, obligeant tous les juifs espagnols soit à se convertir au catholicisme, soit à quitter le pays avant minuit le 2 août 1492.

Le roman suit le devenir de quelques personnages qui vivent tour à tour les différentes possibilités d'existence du moment et met en évidence toutes les embûches, pour ne pas dire les impossibilités à vivre, des marranes : Harcèlements financiers de ces "nouveaux chrétiens", titres auxquels ils ne pouvaient prétendre, surveillance et dénonciation des voisins pour ceux qui restaient fidèles à leur judéité ou par simple cupidité, tortures, *autodafé*...

Ruth de Barrios, jeune fille très velléitaire, choisit de rester en Espagne plutôt que de s'exiler avec son père et son frère, et se convertit donc, tout en gardant sa foi hébraïque. Remarquée pour sa beauté par un jeune seigneur, Francisco Carvahó, elle sera forcée de l'épouser, sous contrainte de dénonciation.

Gabriel Lopez, autre *converso* (marrane), dont les parents ont été brûlés pour avoir célébré en secret Roch Hachana, essaie de constituer un groupe pour maintenir les rites, est arrêté et torturé par l'Inquisition, mais sauvé *in extremis* par un personnage influent.

Bien entendu, Ruth et Gabriel sont amoureux et l'intrigue romanesque amènera Gabriel à tuer Francisco en combat singulier et à s'enfuir d'Espagne avec Ruth, pour vivre enfin libres leur foi et leur amour.

Le roman est un peu inégal : il faut dépasser les cinquante premières pages pour commencer à être vraiment pris par l'histoire. Certains personnages secondaires disparaissent avec leur mystère : les uns empoisonnés sans savoir par qui ou pourquoi, d'autres, comme la famille de Ruth, au fil d'une lettre de Salonique... D'autres personnages secondaires sont pourtant plus étoffés et on suit leur devenir tragique, tel Don Manuel Caballero, orfèvre de talent, qui meurt sur le bûcher, dénoncé par des voleurs ayant trouvé dans ses bagages un livre de prières en hébreu, ou encore le grand Inquisiteur Don Sanchez de Pontevedra qui meurt empalé par un taureau lors d'une corrida à laquelle il assistait...

Mais dans l'ensemble, on est pris par la narration et on apprécie la richesse de l'ouvrage pour ses descriptions historiques et des us et coutumes de l'époque (description du *kanun* et d'autres instruments de musique, des instruments d'orfèvrerie, d'une procession en l'honneur de la Vierge, de la conversion, du fonctionnement de l'Inquisition, de l'insécurité des routes, scènes de fête, de chasse et d'orgies, discussions politiques qui restituent le contexte national, européen et même outre-Atlantique avec la découverte de l'or en Amérique)...

Au plaisir du texte, s'ajoute celui de la langue : quelle grande satisfaction de le lire en italien - Italie terre d'accueil ou de passage de tant de Sépharades... - même si tout au long des pages, on aurait souhaité le lire en *espanyol muestro*...

A noter également : le roman est suivi d'un appendice d'une dizaine de pages qui résume l'histoire des Juifs d'Espagne, depuis leur installation dans la péninsule ibérique, mentionnant notamment d'autres périodes de conversions forcées et/ou d'exil<sup>3</sup>, qui cite le texte de l'Edit d'expulsion et qui traite de l'institution de l'Inquisition en Espagne, de la diaspora espagnole, des marranes et de leur religion. Et s'achève sur une bibliographie de près d'une trentaine de titres, pour ceux qui veulent en savoir plus... □

Laurence Cohen

Gilbert Chikly

**TUNIS GOULETTE MARSA<sup>4</sup>**

**L'**auteur avait retenu notre attention en 1996 (voir la LS 18) avec son premier livre "Tramway pour Bab Souika" à la fin duquel il nous annonçait d'ailleurs la parution d'une suite. La voici donc.

Il avait su nous restituer, et les lecteurs comme lui originaires de Tunisie y avaient été sensibles, la vie quotidienne des "Tunes" chez eux.

Et pour ceux qui ne connaîtraient pas la Tunisie, le "TGM" est le tramway qui relie la ville aux plages de la côte. Mais c'est plus qu'un tramway, c'est un personnage populaire à proprement parler, acteur de la vie quotidienne des Tunisois.

C'est sur cette toile de fond que Gilbert Chikly, né de nature optimiste en 1924, cultivateur durant un temps, nous entretient de tout et de rien, sur un ton plaisant, un peu nostalgique mais passablement gai. Il faut garder en mémoire que, si les Juifs d'Egypte durent quitter dans des conditions dramatiques<sup>5</sup>, l'exode des Juifs de Tunisie, essentiellement vers la France, s'effectua sans heurts majeurs, de 1956 à 1960, dès avant la "crise de Bizerte".

Gilbert mêle dans son récit nombre de souvenirs personnels et ceux de ses copains (le sport, le théâtre et la radio auxquels il participa, la table, les fêtes) à un rappel de faits d'Histoire, notamment la période difficile de novembre 1942 à mai 1943. La courte occupation du pays par les troupes ennemies n'eut heureusement rien de commun avec l'occupation allemande en France !

L'auteur décrit les changements apportés dans le milieu juif par l'arrivée de l'Alliance en 1881, dont il fut élève et à laquelle il reste très attaché. Il conserve une vénération sans cesse affirmée pour les maîtres et les rabbins qui l'ont éduqué et formé.

En conclusion Gilbert Chikly est fier d'honorer - les citant - tous ces "Tunes" qui se sont fait une place dans le journalisme, la littérature, la peinture, etc. □

Jean Carasso



# Musique

Susana Weich-Shahak

## LA TRADICIÓN MUSICAL EN ESPAÑA

### ROMANCERO SEFARDÍ<sup>1</sup>

**D**epuis bien des années, Susana Weich-Shahak poursuit avec autant de compétence que de persévérance la collecte et la mise en perspective du *romancero* judéo-espagnol, au fil des enregistrements qu'elle recueille - effectuant les prises de son elle-même sur place - auprès des personnes qui les interprètent. C'est en général la Phonothèque d'Israël (Université hébraïque de Jérusalem), pour laquelle Susana travaille, qui abrite tous ces trésors de mémoire. Et c'est en Israël qu'elle a réalisé tous ces enregistrements, durant un quart de siècle !

Dans les numéros 12 (décembre 1994) et 17 (mars 1996) de la "Lettre Sépharade" nous avons commenté deux superbes petits livres qu'elle a fait éditer en Espagne, exactement dans le même état d'esprit.

Puis dans nos numéros 15 (septembre 1995) et 24 (décembre 1997) nous l'avons évoquée comme directrice musicale et responsable de disques. Personne n'est donc plus que Susana familière de cette rubrique...

Dans le présent disque, sont associées, par paire, les interprétations classiques, l'une du Maroc et l'autre de Grèce (la n°3, de Rosa Avzaradel, originaire de Rhodes, qui a tant enregistré avec Susana), mais surtout de Turquie. Et il est très touchant, de la part de Susana, d'avoir pensé à reproduire dans le livret fort bien réalisé les photos de six de ces interprètes.

Méthodologiquement, le travail est important. Il permet entre autres de constater similitudes et différences entre les versions marocaine et balkanique, c'est à dire de pondérer les influences des diverses cultures musicales de l'environnement. C'est affirmer sans discussion possible l'origine hispanique médiévale commune de ces chansons !

Dans un livret bilingue aussi petit, 16 pages, Susana Weich-Shahak parvient à expliquer en termes simples tout le fruit de cette recherche systématique.

Elle attire notre attention sur ce que - et nous l'observons en effet - les versions balkaniques comportent quelques ornements araboturques - issues du *makamlar* - qui ne figurent pas dans les versions marocaines, ré-hispanisées en quelque sorte.

Quelques remarques pêle-mêle à l'audition : la belle voix jeune de Rina Bénabu, la prononciation claire, aux syllabes détachées, de Rosa Avzaradel. Les deux versions de *Landarico* (la reine adultère) : si dans la première la reine a conçu deux enfants du roi et deux de son amant, dans la seconde version l'amant lui en a fait trois. Mais dans l'une comme dans l'autre elle n'échappe pas

pour autant à la décapitation par l'épée... Les deux versions de la *Doncella guerrera* sont superbes, l'une par un homme - Josepo Burgana - s'accompagnant au *jumbush*, l'autre par Rina Bénabu à nouveau, qui prononce la *jota* à l'espagnole et ne chante pas exactement le texte rapporté dans le livret, mais qu'importe...

Une mine de ressources pour les interprètes contemporain(e)s en quête de *romances* à interpréter.

Jacinta

### MORENICA<sup>2</sup>

**N**ée en Argentine, Jacinta s'est taillé une réputation d'actrice de théâtre et de chanteuse à large registre, car elle interprète avec talent des mélodies en judéo-espagnol, comme ici, mais aussi en yiddich et en castillan lorsqu'il s'agit de tangos. Elle a d'abord travaillé comme enseignante en Argentine, et vit à Paris depuis plus de vingt ans.

Ce disque rassemble 19 mélodies, pour la plupart classiques, enregistrées en studio, offrant une impression d'homogénéité. C'est un avantage mais certains effets pervers peuvent en découler qui auraient pu être atténués lors du mixage : la berceuse (n° 10, *Durme mi angelico*) n'a pas vocation à être entendue (...presque) aussi forte que la mauvaise humeur du roi qui se promène trop tôt le matin et qui découvre sa femme rêvant (*sic...*) à haute voix... (n° 6)

Le livret de 28 pages, après une présentation générale en trois langues, propose en judéo-espagnol et en français les textes interprétés. Malheureusement ce livret ne nous révèle rien de l'accompagnement, approprié, discret, laissant ici comme il se doit la vedette à l'interprète - ce qui n'est pas toujours le cas...

La voix est belle, juste, bien placée, la diction est bonne dans un prologue parlé (n° 6) et dans ce même *El rey...* l'accompagnement est adapté, qui souligne le dramatique de la situation.

La n°9 (*Puncha puncha*) met en valeur la large plage vocale de Jacinta. Le crescendo dramatique de la passion est bien rendu dans la n°12 (*A ti, mi Dío*).

La n°14, *La rosa en florece* est l'une des plus interprétées du répertoire et, comme telle, un bon critère.

Dans les basses et le final de la n° 16 (*Árvoles lloran por luvias*), on admire la voix. Le graphisme du judéo-espagnol, dans cette dernière par exemple, est plutôt castillan...

Une impression de fougue impétueuse se dégage de l'interprétation de l'ensemble : Jacinta est une méridionale, elle a du tempérament, elle se donne et cela s'entend !

Un bon recueil classique. □

pour toute la page, Jean Carasso

<sup>1</sup> 1998. Editeur : Tecnosaga S.A.  
Dolores Armengot 13  
E 28025 Madrid,  
fax 91 461 86 53.

<sup>2</sup> 1999 Editeur  
Le Chant du Monde,  
distribution  
Harmonia Mundi.

EL KANTONIKO  
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

En estos diyas ande todas las buenas djudiyas se meten a alimpyar i a lustrar kada kantoniko de la kaza i a arevir senyor Pesah kon todas las onores ke merese, el tino me se fue al tyempo ande yo era tchika i viya komo aziya mi madre. No es de esto ke te kero avlar.

Lo ke te kero dizir es ke al mismo tyempo de Pesah, en Alexandria, aviya un diya ande el puevlo selebrava la primavera. Lo yamavan este diya CHAM EL NASIM. Este diya las uertas y el bodre de la mar se intchian de famiyas ke profita- van para azer un "pique-nique". Otros preferavan pasarlo en kaza i invitar paryentes i amigos. La tradi- syon era de komer karne de kodrero asada. Es lo ke aziyan mis paryentes.

Uno de estos anyos, teniyamos una syer- va ke se yamava Roda. Komo viniya de un kazaliko ande aviya milita- ryos inglezes, tenya plazer a dizir ke eya saviya avlar ingles. Naturalmente, su avlar era tuerto. Por kada koza ke diziya, se topava la palabra IDIMIDI. Eskapimos entonses por yamarla Idimidi.

<sup>1</sup> chez l'auteur, Matilda Koen-Sarano, BP 34040, Jérusalem 91340. Israël 23\$, port inclus.

<sup>2</sup> l'Asiathèque 11 Cité Véron 75018 Paris tél. 01 42 62 04 00 fax 01 42 62 12 34.

# Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'Isacco Hazan qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

Nous poursuivons avec Djohá, mais sous l'habituelle signature d'Isacco Hazan (que dans le dernier numéro, à cette même place nous avons prénommé Enrico. Toutes nos excuses à l'auteur et aux lecteurs !)

## LO KE KONTÁVA LA BAVÁ... DJOHÁ AVOKÁTO

Djohá fué enkargádo de defendér un asasíno. Al interogatóryo, rekonosyo aver matádo un ómbre. Su kávro era desesperádo. Por segúro ke íva ser kondanádo a muérte. Para káda díya de prezó, le kedáva úno de ménos a bivír...

Kómo es de úzo, Djohá lo vijitó en prizyón para azer su konosénsya i tambyén savér la verdá. Ayí, lo topa los pyézes enkeleptchádos, asentádo en bácho, kótcho en los yóros.

Le demánda :

"Tu, ke respondítes kuándo te preguntáron si matátes ?"

El mahpús :

"Les díche onestaménte : Yo matí."

Djohá :

"No estés a pensár. Por aver sído tan kláro kon mí, te vo a defendér."

A la ora de komparesér a la odiyénsa de la mahkemé, Djohá, en fostán préto, mángas ant- chas, alevantádo las mános a los syélos, lágri- mas eskuryéndo de los ójos, gritó :

"Sinyór del mándo, tu sólo sos téstigo de la inosénsya de éste ómbre !"

I aboltando la kára vérsó el djúzo :

"Onoráble presidénte de ésta kórte, el benadám ke tyéne delántre de el es álma de Dyó. La prova : kuándo en zorla le keríyan arankár un itráf kategórikó, respondyó de manéra fran- kaménte interogátiva : "Yo matí ?"

Sovre estas palávras, el kadí lo deklaró masumlú.

enkargádo = chargé.

prezó, prizyón = prison.

enkeleptchádos = entravés, attachés.

kótcho en los yóros = confit dans ses larmes.

preguntar = interroger.

mahpus (du turc) = détenu.

mahkemé (du turc) = tribunal.

fostán préto = robe noire.

mángas antchas = manches amples.

a los syelos = vers les cieux.

eskurir = dégouliner.

téstigo = témoin.

el djúzo = le juge

benadám (de l'hébreu) = être humain respon- sable.

en zorla (ou por zorla) = expression déjà ren- contrée = de force.

itráf (du turc) = aveu.

kadí (du turc) = juge.

masumlú, (du turc) = innocent.

### Encore une bonne nouvelle pour notre culture :

**Matilda Koen-Sarano dont nous connaissons tous l'inlassable activité en faveur de notre mémoire et de notre langue (qu'elle enseigne maintenant) vient de publier, sur la demande de ses élèves et pour notre satisfaction à tous une**

### TABLA DE VERBOS EN DJUDEO-ESPANYOL<sup>1</sup>

**de 142 pages, reprenant ces derniers en verbes réguliers et irréguliers, les ayant classés par conjugaisons.**

**Ce volume vient compléter utilement le Manuel d'enseignement de la langue de M.C.Varol (qui traitait déjà de la conjugaison bien entendu, mais moins systématiquement), et le Dictionnaire français/ judéo-espagnol des Perahya, ces deux derniers chez le même éditeur.<sup>2</sup>**

# Poésie

*Il nous est bien agréable d'offrir cette page entière à Matilde Gini de Barnatan que nos lecteurs connaissent pour l'avoir lue dans nos colonnes et, pour ceux d'entre eux qui sont venus, rencontrée l'an dernier à la fête de Djoha, antérieurement à Tolède lors d'un voyage de groupe, à l'automne 1997.*

*Rappelons qu'entre autres activités, Matilde anime de tout son enthousiasme et son superbe professionnalisme l'émission en judéo-espagnol de la Radio d'Etat à Madrid depuis 1986.*

*Elle nous propose cette fois trois poèmes inédits qui expriment tout à la fois la nostalgie et l'espoir...*

## Una palomba en mi ventana

*Una palomba blanka  
se apoza en mi ventana  
kon sus ojikos pretos  
mil kozas me kontava*

*Kon kudiado i dulsura  
me arekojio en sus alas  
i me yevo bolando  
sovre tieras i aguas...*

*En serka las estreyas  
luses komo milyarias  
i un kante misteriozo  
mi palomba kantava.*

*Vide mares i rios  
kazales i muntanyas  
i las nyeves kayendo  
sovre tores muy altas.*

*Los techos en avriendo  
amostrando las kazas  
la djentes en sus echos  
ken yorando, ken riyendo...*

*Kuaji komo en un filmo  
mi bida se pasava  
kuaji komo un esfuenyo  
los rekodros tornavan...*

*Un mantel, una meza,  
la famiya en la kaza  
la mano de mi padre  
kon su kupa de plata.*

*Una gota de vino  
el mantel perfumava  
deshando la memoria  
de una letra sagrada...*

*I ainda me demando  
mirando la ventana :  
¿ de ke vino a bushkarme  
esta palomba blanka ?*

## La lingua arebivida

*La lingua ke senti de kriatura  
se topa dientro de mi korason  
enmientras ke la avlo i la eskribo  
arebivo el mundo ke me enturo.*

*Los kantes kon ke me endurmesieron  
i mis kerydos estan ansi kon mi;  
es un echo misteriozo este dezero  
de rekodrar, amar i arebivir.*

*I por esto no me demando mucho  
kontinuando lo ke dize el korason  
la lingua es la memoria de mi pueblo  
un afalago i onda inspirasion...*

*Ansi kero eksprimar los sentimientos  
i bivir el mundo en djudeo-espangol;  
la lingua es la memoria de mi pueblo  
es un kante, un refran i una dolor.*

## I los bievos devinieron silencio

*Avoltan almas a la sivdad endurmesida,  
se avren komo rozas eskuras los rekodros  
I a las karnes avoltan las ferydas...*

*Todos los bievos devinieron silencio,  
amatando la boz de bida en las kalejas  
¿ Ken apromete piadad para mi pueblo ?*

*Travando de la lus de las estreyas,  
al echar i al alevantar rogo por eyos;  
enmientras vo asendiendo las kandelas...*

**Kuando vino el diya de CHAM EL NASIM, mi madre, despues ke apronto todo el guizado, la kaza komo la novya i la meza pronta para arevivir los invitados, demando a Idimidi de kayentarle la agua para tomar banyo. Se kaliya tyempo, no era komo oy ande avres la fuente i la agua kayente esta pronta !**

**Entretanto, unos kuantos amigos empesaron a venir. Komo eran intimos, no aviya taklif !**

**Mi madre se asento kon eyos al salon. Arivo un momento, Idimidi avriyo la puerta, miro a mi madre, i le disho : "Lady, come on..." Mos mitimos todos a riyir. Despues le demandimos porke avlo ansina ?**

**Alora mos dyo una lison de "tact" i "savoir vivre".**

**Mos disho ke no era posible delante los invitados de dizirle "Senyora el banyo esta pronto !"**

**Chochana Lucie Mazaltove**

# COMMUNIQUÉS

**Association des Amis de la Lettre Sépharade**  
***Aqui estamos***

***Jeudi 24 Juin, Djoha revient :***

## **Fête de Djoha 1999**

au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes

- Accueil à partir de 17 heures. Vente de livres permanente.
- 18h à 19h : Causerie autour de quelques livres :  
Brigitte Peskine, Aure Recanati, Lionel Lévy.
- 19h à 19h45 : Évocation poético-musicale de l'Atelier-Théâtre  
animé par **Aline Carasso**.
- 20h30 à 23h : Spectacle présenté par  
**Jean-Philippe Lustyk**, journaliste :

**Matilda Koen-Sarano**, de Jérusalem, *konsejikas i burlas*.

La famille **Kamhi**, originaire de Sarajevo, *romanses sépharades*

Le groupe vocal **Zamir** avec un nouveau répertoire

et

la participation exceptionnelle de l'auteur, chanteur, compositeur

**Pierre Barouh**

Buffet judéo-espagnol maison. Réservez places et assiettes avant le 15 juin.

**Ensemble pour la vie de la culture judéo-espagnole, *Aqui estamos*.**

**Association des Amis de la Lettre Sépharade**  
183 Bld Voltaire - 75011 Paris - Téléphone : 01 43 71 89 69

### **EXPOSITION DE DESSINS ET PEINTURES**

Dans la continuité du colloque organisé par le  
Collège des Études Juives de l'A.I.U.  
45 rue la Bruyère  
75009 Paris :

**Marranisme et Judaïsme**

le peintre **André Elbaz** expose jusqu'à fin  
juin d'émouvant dessins et peintures

**"De Feu et d'Exil"**

dans la lignée de ses œuvres précédentes.

André Elbaz

–Prix Mémoire de la Shoah 1998–

a en effet consacré une grande partie de son  
travail pictural à la guerre, à la barbarie, à  
l'oppression, revenus hélas à l'ordre du jour en  
Europe aujourd'hui.

Le présent numéro,  
tiré à 3350 exemplaires,  
a été saisi et composé  
par Jean Carasso qui en  
a assuré la mise en pages  
avec l'aide

de Sabine Locoge,  
sur une maquette  
de Paul Bertrand.

Le fichier de la  
"Lettre Sépharade"  
est inscrit sous  
le n° 608403 à  
la Commission Nationale  
de l'Informatique  
et des Libertés (CNIL).

### **11<sup>ÈME</sup> CONFÉRENCE BRITANNIQUE SUR LES ÉTUDES JUDÉO-ESPAGNOLES: 27 - 29 JUIN 1999**

Il est encore temps de vous inscrire pour  
cette importante manifestation.

**Queen Mary and Westfield College**  
Mile end Road - London E1 4NS  
à l'attention de Liz Hill

**Fax : 44 181 980 54 00**

*La Lettre*  
**Sépharade**

*L'un de vos amis serait peut-être heureux  
de connaître cette Lettre Sépharade trimestrielle*

*Communiquez seulement son nom et son adresse  
à l'éditeur responsable :*

**Jean Carasso**

**F - 84220 - Gordes**

*Merci.*